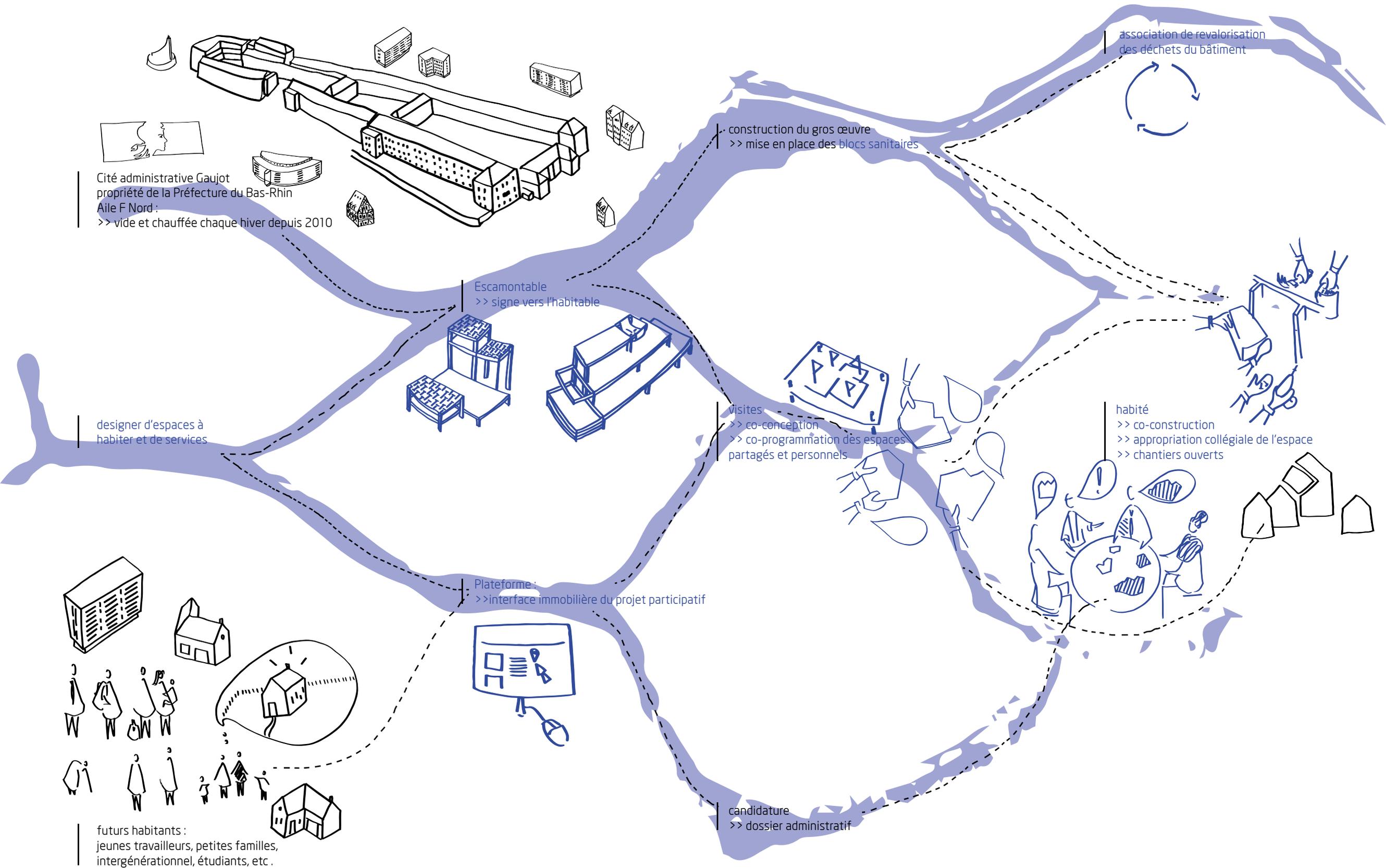




co-habitat

ACTIVER L'HABITAT VACANT



■ AUJOURD'HUI

■ AVANT

■ ENTRE

■ PENDANT

_ "Toi qui te veux designer,
de quoi veux-tu parler ?

_ Tout d'abord, de la société comme lieu primordial de prise en compte de l'autre.
De la nécessaire prise en compte de l'autre dans les choix politiques.
Du regard bienveillant posé sur son voisin comme manière de rendre chacun digne d'exister.
De l'habitation avec, ou co-habitation, comme premier lieu de la connaissance des différences et des richesses de l'autre.

_ Toi qui développes ainsi un regard éthique et politique,
quel rôle t'attribues-tu ?

_ Je voudrais questionner la bonté et la toute-puissance du designer.
Questionner sa place en mettant chacun à l'échelle de son rôle.
Défendre son expertise et son approche, comme moyen de travailler et de coopérer avec justesse.
Explorer la démarche et le processus comme lieu de la création d'un projet commun.

_ Toi qui parles de pro-jettation,
où te poses-tu ?

_ Je voudrais entrer dans la vacance et explorer a potentialité d'y insérer de l'habitat.
Y agir avec des outils déclencheurs de logement, de demeure, d'habitation.
Questionner les propriétaires, les futurs habitants, les acteurs, les passants et les voisins.

_ Toi qui veux parler de vie urbaine,
que dénonces-tu?

_ Le canapé comme rêve d'une vie infiniment confortable dès l'enfance.
La ville qui sépare, étire les relations, exclue, aliène.
L'indifférence générale au sort de son voisin.
L'individualisme étouffant mais aussi l'inclusion totale privant des libertés.
La dénaturation de la "fraternité" républicaine, l'oubli de cette dimension essentielle à une société juste.

_ À nouveau, toi qui te veux designer,
de quoi veux-tu parler ?

_ De la maison commune.
De qui est souhaitable de mettre en commun, et de ce qu'il est bon de séparer.
Du monde comme maison commune.
De l'écologie humaine intégrale.
De la ville comme maison commune.
De la ville comme un poumon dont les alvéoles d'habitat et de travail doivent permettre le fonctionnement sain.
De l'interdépendance souhaitable.
De la connaissance de son voisinage.
Du partage des espaces comme moyen d'économiser en ville.
De la rentabilité de la vacance.
Du "politiquement correct" de l'expression "vivre ensemble".
De sa scansion depuis la crise de 2008.
De l'essor de la débrouille et des petits systèmes budgétaires.
De la charte de vie comme élément nécessaire à la cohabitation.
De la loi comme règle bonne pour la société, sans normalisation.
De la maison comme village.

_ Toi qui veux porter le projet Cohabite,
d'où cela te vient-il ?

_ De Calais, et d'autres expériences, où j'ai été confrontée à des taudis dont je retiens le droit inaliénable de chacun à habiter.
Du scoutisme où j'ai appris à bâtir ensemble un lieu de vie à plusieurs dont je retiens la capacité de tous à construire.
De la visite de la Cité administrative Gaujot, où l'absurdité des espaces vacants en coeur de ville m'a posé la question de l'accueil dans notre société."

Nos villes sont hantées par une légende qui filtre sous les portes mais qui ne se dit jamais plus haut qu'un murmure. Les signes en sont discrets mais souvent irrémédiables. Cela commence souvent par un courrier, une visite, et la disparition lente d'objets et de meubles. Une planche de contreplaqué sur des fenêtres, une grille baissée et des volets bloqués par la poussière sont les signes définitifs de la réalisation de cette prophétie maudite.

EXPULSÉS.

Notre société obèse de confort ferme les yeux sur ce mot. En fait, elle ne s' imagine même pas que cela puisse encore exister quand toute commodité semble aussi simple et accessible. Sa croyance en les droits humains élémentaires est si forte qu'elle ne considère même plus qu'ils puissent ne pas être respectés. Il est heureux qu'une société soit mature au point de considérer les droits humains comme inaliénables. Mais notre société est aussi celle qui s'assoupit dans la digestion de son bien-être et devient indifférente aux drames quotidiens qui déchirent ses organes urbains.

Malgré l'appel de l'Abbé Pierre en ce soir d'hiver de 1954, les images des favelas grossissant d'année en année sur nos écrans de télévision, les crise espagnoles et portugaises du logement et les critiques incessantes contre les barres de HLM se paupérisant, les villes continuent à manifester leurs contradictions : étalement urbain et désertification des centre-ville au profit des entreprises financières. Pourtant, chacun a déjà entendu parler de quelqu'un qui habitait son bureau parce qu'il n'avait pas de quoi trouver un nouvel appartement. Ou de quelqu'un réduisant son régime alimentaire aux féculents pour pouvoir payer ses factures de consommation, comme 20% des Français. La pression de la vie urbaine est lourde quand la majorité des citadins français consacrent la moitié de leurs revenus à leurs loyers et à leurs charges. Mais la difficulté est tue, inacceptable et honteuse. Le mauvais temps est au coeur de toutes les conversations et les réponses aux "comment ça va?" sont évasives. Accepterions-nous de l'aide de la part de celui qui demande cela par automatisme ? D'ailleurs, l'hiver vient signer la trêve. C'est l'ultime protection contre l'administration qui nous chasse de nos toits. Respirons enfin pour quelques mois cet air glacial qui s'infiltré sous les vasistas comme un rappel que le danger est simplement repoussé au printemps.

Les tentes des Enfants de Don Quichotte ont longtemps été un signe de cette situation qui mérite toute notre attention. Elles ont été remplacées récemment par les entassements de draps et bâches que nous pensions réservés aux lointaines contrées calaisiennes. Mais non, les abris et leurs occupants sans domicile, ni toit, ni maison, reviennent au coeur de nos villes, à l'endroit même d'où ils ont été chassés, comme sur le lieu d'un crime dont ils sont plutôt les victimes. Toujours silencieux, leur présence crie un désespoir que nos écouteurs tentent par tous les moyens de faire taire. Murmure assourdissant des habitants déracinés de nos villes obèses et pourtant si fragiles.

> > >

habiter la ville



VILLE FRAGILE : CONSTAT D'UNE SOCIÉTÉ DONT LES VILLES EXPRIMENT LES DÉSÉQUILIBRES HUMAINS

Pour comprendre les villes dans lesquelles nous vivons, j'aimerais commencer par poser un regard étymologique. Ces espaces des territoires ont porté plusieurs noms. Nous en voyons les origines dans le grec *polis*, et le latin *civis*, *villa* et *urbs*. Le dictionnaire Robert nous indique que le caractère urbain de la ville est opposé au rural. C'est un espace d'agglomération organique, où les personnes habitent et travaillent. Ces quatre termes "agglomération", "organique", "habiter" et "travailler" composent ainsi la trame de lecture du sens de ce qu'est la ville¹. On peut aussi observer que les origines étymologiques ont donné le vocabulaire: politesse, citoyenneté, urbanité, civilité, etc. L'origine grecque *polis* permet d'apporter le caractère politique de l'organisation humaine de la ville. Les habitants d'une ville forment une société où le politique² vient qualifier les rapports humains.

On peut observer la convergence de ces différents aspects des définitions de la ville dans le mot cité. Ces communautés politiques autogérées étaient la réalité de la ville à ses fondations. L'habitant en est citoyen et citadin, il s'implique dans la vie du lieu et participe de sa gestion tout en profitant de ses aménités³.

Avec l'explosion démographique des villes que Bernardo SECCHI décrit dans son essai *La ville des riches et la ville des pauvres*⁴, on voit apparaître dans les villes des agglomérations plus fermées, avec leurs propres organisations politiques. Du *ghetto vénitien* aux *gated communities* américaines, la ville a tendance à fermer les cellules qui composent son agglomération organique. Tous ses habitants ne font plus partie d'une seule et même cité, et sont séparés dans les *slums*, *favelas*, *townships*, *condomi-*

1 // Dictionnaire LAROUSSE en ligne.

Cité : du latin *civitas*. Dans l'Antiquité, communauté politique dont les membres (les citoyens) s'administraient eux-mêmes. Agglomération formant un ensemble homogène, une unité historique, architecturale, etc. Quartier le plus ancien de quelques villes (avec une majuscule). Nom donné à des ensembles d'immeubles, de maisons formant un tout homogène ou ayant une même destination). Cité ouvrière, cité-jardin, cité universitaire, cité-dortoir.

// Dictionnaire ROBERT 2010.

Ville : du latin *villa*, la maison de campagne. Milieu géographique et social formé par une réunion organique et relativement considérable de constructions et dont les habitants travaillent, pour la plupart, à l'intérieur de l'agglomération, au commerce, à l'industrie, à l'administration.

Urbain : du latin *urbanus* : de la ville (Urbs=Rome) Opposé à rural. Qui fait preuve d'urbanité.

Urbaniser : faire acquérir l'urbanité, donner le caractère d'une ville à un lieu.

Urbanité : Qui a les qualités de l'homme de la ville. Politesse, affabilité, usage du monde. A rapport à la ville.

Cité : du latin *civitas*. Antiq : fédération autonome de tribus groupées sous des institutions religieuses et politiques communes. Litt : communauté politique. Cour: Ville importante considérée, spécialement sous son aspect de personne morale. Groupe d'immeubles, de tours, muni d'équipements (parkings, aire de jeux, commerces). Agglomération de pavillons et de jardins en retrait d'une grande artère.

Civiliser : du latin *civis*. Faire passer une collectivité à un état social dans l'ordre moral, intellectuel, artistique, technique, ou considéré comme tel.

2 // Conseil Permanent de la Conférence des Évêques de France, Dans un monde qui change, retrouver le sens du politique, octobre 2016.

3 // LEFEVRE Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Éditions Anthropos, 1968.

"Les besoins urbains spécifiques ne seraient-ils pas des besoins de lieux qualifiés, lieux de simultanéité et de rencontres, lieux où l'échange ne passerait pas par la valeur d'échange, le commerce et le profit? Ne serait-il pas aussi le besoin d'un temps de ces rencontres, de ces échanges?"

4 // SECCHI Bernardo, *La ville des riches et la ville des pauvres, Urbanisme et inégalités*, MétisPresse, Collection VueDensementEssais, 2013, page 82.



nios, *fechados*, *barrios cerrados*, etc. Ce panel international montre que la ville est une organisation humaine mondiale. Aujourd'hui, cette ville-monde est augmentée par les échanges économiques et numériques⁵. La cité antique décrite comme le lieu des meilleures relations humaines⁶ est aujourd'hui défigurée par des cités ouvrières, des cités-dortoirs homogènes et enclavées derrière des axes routiers. Cette organisation urbaine sans porosité à l'échelle de l'urbanisme se retrouve à l'échelle de l'architecture

avec des bâtiments qui, à la suite du mouvement architectural moderne, accumulent et entassent leurs locataires dans des cubes blancs rationalistes les uns au-dessus des autres.

La ville est un lieu extrêmement riche culturellement et scientifiquement. Elle est le foyer d'innovations sociétales et politiques. En effet, le rapprochement géographique des personnes permet une intensification des stimulations nerveuses. L'habitant des villes est sollicité de

5 // En 1991, Saskia SASSEN, théoricienne de l'urbanisme, définit le concept de "global city". Elle s'appuie sur ses prédécesseurs John FRIEDMAN (1986 "ville mondiale") et Fernand BRAUDEL (1979 "ville-monde").

6 // ARISTOTE, *La Politique*. Paris, Vrin, sous la direction de Jules Tricot, 1962.

«Si la politique au sens d'un fonctionnement et d'une pratique connaît un grave malaise aujourd'hui, c'est que quelque chose d'essentiel s'est perdu ou perverti. Et cela n'est pas de la seule responsabilité de la classe politique. Notre société, et plus largement toute vie en commun, ne peut pourtant pas se passer du politique. Le politique précède la politique, il ne se résume pas à sa mise en implication. Il affirme l'existence d'un "nous" qui dépasse les particularités, il définit les conditions de la vie en communauté, tandis que la politique désigne les activités, les stratégies et les procédures concrètes qui touchent à l'exercice du pouvoir. Dans nos pays démocratiques, ce pouvoir vient de l'élection par les citoyens. Mais ce qui doit fonder cet exercice c'est le politique; la recherche du bien commun et de l'intérêt général qui doit trouver son fondement dans un véritable débat sur des valeurs et des orientations partagées. Aujourd'hui, la parole a trop souvent été pervertie, utilisée, disqualifiée. Beaucoup veulent la reprendre au risque de la violence, parce qu'ils ont l'impression qu'elle leur a échappé, et ne se retrouvent plus dans ceux qui, sensés les représenter, l'ont confisquée.»

toute part et cette émulation permet une grande créativité. Mais cette atmosphère de la ville est aussi un facteur psychologique de réserve et d'indifférence à son voisin. SIMMEL explique en effet dans *Les grandes villes et la vie de l'esprit*¹ que le citoyen développe une capacité à se protéger des sollicitations perpétuelles de la vie urbaine pour conserver son psychisme. Cela le conduit à être blasé et à ne plus se laisser interpellé par les individus qui l'entourent. SECCHI montre aussi que les injustices sociales de la ville s'incarnent dans des injustices spatiales. Selon lui, les villes sont confrontées aujourd'hui à une crise due à l'individualisation exponentielle, à la destruction des sociétés occidentales, à la conscience collective de la pénurie des ressources naturelles et à une demande insistante de sécurité, de santé et d'instruction.



«Crise et question urbaine ont à chaque fois fait apparaître de nouveaux thèmes, de nouveaux conflits et de nouveaux acteurs, de nouvelles combinaisons d'alliances, de compatibilité et d'incompatibilité, au sein desquelles peuvent se dégager ultérieurement différentes conceptions de l'égalité et de l'inégalité et se constituer des dispositifs spatiaux qui leur correspondent. La crise qui se joue depuis les premières années du XXI^e siècle - une crise qui a lentement mûri au cours des trois décennies d'inégalité croissante, destinées probablement à durer et à se répercuter sur les économies et les sociétés occidentales au-delà de ce que l'on se plaît à croire - coïncide, à l'instar d'autres crises du passé, avec l'émergence d'une question urbaine déterminante au caractère multidimensionnel; un caractère qu'on peine à reconnaître. Au centre des différentes dimensions de cette crise se trouvent les inégalités : la cupidité des riches, le démantèlement progressif de l'Etat providence et la dégradation de la qualité de vie des groupes sociaux les plus pauvres. Les inégalités sociales ne sont pas le résultat de la crise, mais bien une de causes de cette dernière. Une cause qui est loin d'être secondaire. Les anciens et les nouveaux riches, barricadés derrière leurs barrières de protection, malgré ce qu'ils sont en mesure de consommer ne pourront jamais soutenir une demande suffisante à garantir la croissance économique de pays en particulier et de la planète en général.»

1 // SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, Payot, 1989.

« ...

Un homme, quand la vie n'est que fatigue, un homme
Peut-il regarder en haut, et dire : tel
Aussi voudrais-je être ? Oui. Tant qu'en son cœur
Dure la bienveillance, toujours pure,
L'homme peut avec le divin se mesurer
Non sans bonheur. Dieu est-il inconnu ?
Est-il comme le ciel, évident ? Je le croirais
Plutôt. Telle est la mesure de l'homme.
Riche en mérites, mais poétiquement toujours,
Sur terre habite l'homme. Mais l'ombre
De la nuit avec les étoiles n'est pas plus pure,
Si j'ose le dire que
L'homme, qu'il faut appeler une image de Dieu.
Est-il sur la terre une mesure ? Il n'en est
Aucune
... »

Friedrich Hölderlin
En bleu adorable
1823

APPEL À HABITER LE MONDE

«Avant l'habitat, l'habiter était une pratique millénaire, mal exprimée, mal portée au langage et au concept, plus ou moins vivante ou dégradée, mais qui restait concrète, c'est-à-dire à la fois fonctionnelle, multifonctionnelle et transfonctionnelle.»

Henri LEFEBVRE

L'expansion des villes pendant les révolutions industrielles, du charbon au numérique, a rimé avec des problèmes de logements. Les différentes vagues d'exodes ruraux et de migrations ont confronté les penseurs de l'ère contemporaine à la question de l'habitat. Ce qui semblait être une technique de construction vernaculaire, hors de toute encyclopédie du bâtiment (VIRILIO Paul¹, *L'insécurité du territoire*, chap 9, 1961) est aujourd'hui remise en lumière. Dans sa conférence sur "L'Homme et l'Espace" donnée en 1951, HEIDEGGER² fait aussi le constat d'une crise du logement. Il montre qu'au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, chacun tente d'y remédier. Mais il avance que

"Si dur et si pénible que soit le manque d'habitations, si sérieux qu'il soit comme entrave et comme menace, la véritable crise de l'habitation ne consiste pas dans le manque de logements".

Dans son *Essai sur l'extériorité, Totalité et Infini*, de 1961, un autre philosophe contemporain, Emmanuel LÉVINAS³, se penche sur ce qu'est l'habitation. En nous montrant qu'elle touche à l'accueil de soi dans le monde et à l'hospitalité envers Autrui, nous pouvons ainsi mieux comprendre ce qui pousse ensuite

Richard SENNETT⁴, sociologue contemporain, à défendre une *"éthique de la coopération"*, pour commencer à *"aller mieux"*.

Aujourd'hui confrontés à des migrations internationales massives et à des villes aux dimensions inhumaines, comment pouvons-nous être éclairés sur cette *"crise de l'habitation"* par ces quatre penseurs ?

Tout d'abord, nous montrerons que le monde contemporain pense l'habitat, l'espace et la maison à travers un prisme scientifique qui efface toute dimension d'usage. En effet, dans sa conférence "Bâtir, Habiter, Penser", HEIDEGGER montre que les bâtiments sont des constructions qui font des lieux. Le *"lieu"* n'existe pas sans l'action de bâtir, et ce lieu vient ensuite déterminer des espaces qui en dépendent. Ces espaces sont des distances, des étendues, parcourus par l'Homme qui s'y projette par la pensée. La pensée permet de saisir l'ensemble et d'être près des lieux sans y être physiquement. L'Homme séjourne auprès des choses, les connaît et habite ainsi les lieux. Or, le regard scientifique cherche lui à rationaliser les rapports spatiaux. Il donne à penser

«Habiter c'est d'abord investir un lieu, se l'approprier. [...] C'est l'usage qui qualifie l'espace, et non l'inverse. [...] La transgression d'usage est une subversion productive, elle alimente constamment la société en coutumes nouvelles, elle est la source des transformations de l'espace social.»

Paul VIRILIO

que les espaces quantifiables sont préexistants aux lieux. Si nous lisons l'essai de Paul VIRILIO à cette lumière, nous comprenons aussi que le fonctionnalisme tente, comme pratique rationnelle, de limiter les fonctions des lieux et leurs qualités affectives. Le système d'habitudes de l'utilisateur, équivalent au séjour auprès des lieux heideggerien, serait soumis à des interdits, des ordres et des normes. Le logement lui-même s'est vu, dans le mouvement moderne architectural, cloisonné entre ses différentes fonctions. VIRILIO parle d'une *"ségrégation des usages"*, qui aménage et équipe, qualifie définitivement un espace en supprimant l'aléatoire. Or il avance que c'est *"l'usage qui qualifie l'espace, et non l'inverse"*. Dans ce contexte normalisé et technique, peut-on encore habiter nos maisons, nos villes, notre environnement, notre monde ? Penchons nous avec LÉVINAS et HEIDEGGER sur ce qu'est l'habitation. Dans *Totalité* et

infini, essai sur l'extériorité, et particulièrement la partie intitulée "Intériorité et Économie, la demeure", Emmanuel LÉVINAS constate bien la qualité qui semble première de la maison : abriter et cacher, être un outil, une chose nécessaire à la vie de l'Homme. Mais il montre ensuite que la maison est en fait ce qui permet à l'Homme de prendre conscience de lui et du monde. C'est le commencement de l'activité humaine, le lieu où l'Homme se recueille, se découvre lui-même et peut, à partir de cette intériorité, poser le monde comme extérieur à lui. Cet espace privé permet d'être soi. Le moi a conscience de lui-même en se séparant des éléments du monde dans la maison. La conférence de HEIDEGGER appuie cela quand elle montre qu'étymologiquement, *bauen* (bâtir) se rapproche de *bin* (être).

Ces deux philosophes établissent comme synonymes demeurer, exister et habiter ainsi qu'habiter, bâtir, penser et être.

«La façon dont tu es et dont je suis, la manière dont nous autres hommes sommes sur terre est le buan, l'habitation. Être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter.»

Martin HEIDEGGER

1 // Paul Virilio, (1932 -), urbaniste et essayiste français

2 // Heidegger Martin, (1889-1976), philosophe phénoménologue allemand

3 // Emmanuel Lévinas, (1906-1995), philosophe phénoménologue français

4 // Richard Sennett, (1943 -), sociologue et historien américain

Ils avancent donc que l'habitation de la maison permet d'habiter le monde, d'être-au-monde. LÉVINAS montre que l'espace intérieur de la maison permet de considérer les éléments extérieurs comme des objets. Cette séparation permet de saisir des objets du monde, de les rendre choses en les possédant, c'est-à-dire en leur donnant de faire partie de l'espace privé. Ce geste qui transforme les éléments du monde en chose est le geste du travail, qui permet de découvrir le monde. Cet acte de faire d'un élément une chose peut être comparé au bâti heideggerien qui devient un lieu. Bâtir permet selon le philosophe d'habiter, de séjourner auprès des choses du monde. Le monde heideggerien est un monde complexe qui se révèle justement dans ces bâtiments qui le font apparaître. HEIDEGGER développe ici sa thèse du Quadriparti (un monde en quatre dimensions unifiées : la terre, le ciel, les divins et les mortels). Habiter le monde en bâtissant des lieux permettrait de véritablement faire partie du Quadriparti, c'est-à-dire en préservant l'être propre du monde, en l'épargnant. *"Qui sauve (épargne) la terre ne s'en rend pas maître, il ne fait pas d'elle sa sujette"*. Habiter c'est ainsi connaître le monde et l'épargner. Travailler, posséder, bâtir, sont-ils alors des moyens d'habiter ?

Dans la conférence d'HEIDEGGER, deux affirmations entrent en dialogue :

"Bâtir est, dans son être, faire habiter" "C'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons construire-bâtir".

Nous comprenons que les deux termes habiter et bâtir sont dépendants, mais quel est le premier ? HEIDEGGER utilise un exemple, celui d'une demeure paysanne de la Forêt Noire, pour nous montrer qu'elle est bâtie à partir d'habitudes de vie, d'une connaissance empirique du

lieu qui donne des caractéristiques formelles à la maison : un toit conçu pour les chutes de neige, une orientation particulière au soleil. Le bâtir reçoit de l'habiter son être, sa forme et sa fonction. VIRILIO éclaire cela en défendant les transgressions d'usages pour analyser les institutions d'habitat. En détournant une fonction ou un usage d'un lieu, on crée de nouveaux modes de vie et on en révèle aussi les qualités inaliénables. Un bâtiment qui protège des intempéries continue à le faire même si ce n'est pas la fonction qui lui a été attribuée. Dans le contexte de crise des villes et du logement, ces anomalies viennent ouvrir de nouvelles manières d'habiter, des usages qui donneront ensuite forme à de nouvelles architectures.

"Habiter, c'est d'abord investir un lieu, se l'approprier".

LÉVINAS apporte un autre regard sur cette affirmation de VIRILIO. Selon le philosophe du visage, le monde est *"possession possible"*, et cette possession, cette saisie des choses le rend visible et habité. Le sociologue Richard SENNETT quant à lui définit l'Homme comme artisan, ou *Homo Faber*. C'est en faisant que l'Homme est (habite).

Emmanuel LÉVINAS apporte une dimension nouvelle à la réflexion sur l'habitat. Selon lui, on ne peut habiter le monde, c'est-à-dire le connaître et être soi dans une séparation-saisie avec les choses du monde, qu'en étant familier, en développant une intimité avec lui. Or être intime avec quelque chose c'est pouvoir l'accueillir comme différent. Dans la lignée de sa philosophie éthique, LÉVINAS montre que cette caractéristique de la maison comme espace recueilli permettant une familiarité et une hospitalité des choses du monde est une caractéristique féminine. Cette relation initiée avec un

«Habiter, c'est toujours séjourner déjà parmi les choses.»
«Bâtir est, dans son être, faire habiter. [...] C'est seulement quand nous pouvons habiter que nous bâtir-construire.»
«La véritable crise de l'habitation réside en ceci que les mortels en sont toujours à chercher l'être de l'habitation et qu'il leur faut d'abord apprendre à habiter. [...] Le déracinement [...] est le seul appel qui invite les mortels à habiter.»
Martin HEIDEGGER

Autrui, ce 'tu' adressé au monde est celui adressé à l'altérité féminine. La maison est le lieu où, séparé du monde, on peut rencontrer Autrui, discret et familier, et se rencontrer soi-même. Cette capacité à *"accueillir le nouveau, à essayer de l'appréhender sans nécessairement se l'approprier"* est la définition de l'empathie selon le sociologue Richard SENNETT. Cet *"échange entre des personnes différentes, capables d'apprendre les unes des autres et de s'enrichir mutuellement"* est la coopération dont il développe l'éthique. Il constate que l'Homme contemporain n'a plus confiance qu'en ses pairs et se replie sur sa communauté. Cela se voit dans les ségrégations territoriales entre les couches sociales. Il n'a plus de lieu où être empathique. Mais SENNETT veut défendre une éthique de la coopération.

Coopérer veut dire opérer ensemble. Cela relève du faire (*Homo Faber*, selon SENNETT), tout comme l'habitat relève du travail (de la main, selon LÉVINAS). SENNETT nous dit bien que "l'Homme est avant tout un artisan". Nous pouvons établir une hypothèse selon laquelle la coopération, c'est-à-dire le travail ensemble, la saisie ensemble des choses du monde pour les connaître, l'édification de lieux (HEIDEGGER),

l'appropriation du monde (VIRILIO) seraient les conditions pour habiter ensemble le monde. En développant son éthique de la coopération, SENNETT montre que les sociétés occidentales contemporaines en sont dépourvues et ne s'en posent pas la question. Les états anglophones n'ont pas aidé à rétablir un triangle social stable (respect entre chefs et subordonnés, soutien entre salariés et mobilisation collective en temps de crise). Les états européens vivent autour de cette question, mais ne s'accordent pas et ne donnent aucune clef pour la vivre à l'échelle locale. Cet *"esprit du collectif et de la coopération"* ne peut selon Sennett pas être imposée par un discours politique. Mais il est pourtant souhaitable, car l'interdépendance respectueuse peut être signe d'appartenance au collectif (dans l'exemple du concept chinois de *guangxi*). Nous pouvons appuyer cela en citant Hannah ARENDT¹:

"Pour être confirmé dans mon identité, je dépends entièrement des autres."
(in *Responsabilité et Jugement*). De telles relations sociales viennent infirmer l'idéal occidental de l'autonomie totale, au profit d'une habitation du monde respectueuse des lieux et des Hommes. Habiter ensemble le monde, se l'approprier avec autrui, permettrait de se trouver

1 // Hannah Arendt, (1906 - 1975), philosophe, politologue et journaliste américaine

une identité personnelle et commune. Habiter en transformant le monde, en transgressant ses usages, s'accueillir soi, accueillir l'autre.

Le constat de la crise des villes et du logement se pare aussi d'une crise du vivre-ensemble. Celle-ci révèle une dissolution des liens sociaux et un repli communautaire (SENNETT). Si l'habitation est le moyen d'accueillir Autrui (LÉVINAS), ne peut-on pas mieux comprendre l'affirmation de HEIDEGGER selon laquelle la crise du logement est une crise de l'habitation? On ne sait plus accueillir l'autre. HEIDEGGER montre que les Hommes, depuis la révolution industrielle, sont des déracinés, des exilés, des migrants. Ils n'ont plus de maison, où se recueillir eux-mêmes pour ensuite regarder le monde et être familier avec Autrui. Ce déracinement est selon le phénoménologue un *"appel à habiter"*.

À habiter en s'appropriant le monde (VIRILIO), en transgressant les usages pour insuffler de nouveaux modes de vie. Ces nouveaux usages, ces expériences d'habitat et de co-habitat (transformer ensemble le monde, pour en faire une maison commune), permettraient peut-être de doter les Hommes des *"outils matériels et conceptuels adaptés"* au monde industriel et numérique sans lesquels, aujourd'hui, *"l'individu occidental est démuné et fragmenté"* (SENNETT).

Il est intéressant de regarder chez des designers un travail de mise en forme des transgressions d'usages dont parle Paul VIRILIO. Les transformations opérées par le design se sont longtemps faites à partir des questions d'ergonomie. Le corps n'arrivait pas à se servir des objets optimalement. Les usages des espaces sont moins aisément modifiables. On peut cependant observer dans le kit pour accueillir un ami chez soi, dessiné par Matali CRASSET en 1998 pour Domeau et Pérès, une mise en forme d'un usage dû à son époque. Le nom de ce matelas roulé dans un paravent et accompagné d'une lampe à suspendre parle déjà de l'inspiration de sa vie pratique : *Quand Jim monte à Paris*¹. Constatant que le cube blanc dans lequel elle habite à Paris ne peut pas être étendu pour offrir l'hospitalité à un ami de passage (le prix du m² est trop élevé pour changer d'appartement), elle conçoit ce trio qui permet de créer un nouvel espace intime dans l'espace de la maison. La maison reste le lieu de l'hospitalité de l'autre par excellence, et ses limites sont ainsi déformées par l'usage. Contrairement à la chambre de l'invité isolée de la maison que Michel FOUCAULT évoque en décrivant les fermes brésiliennes dans son essai sur les hétérotopies², Matali CRASSET met en place un espace intérieur à l'intérieur de la maison. Elle soutient la cohabitation de deux personnes, ou plus, en offrant un espace d'intimité, pour une nuit, ou deux.

1 // cf annexe 3

2 // FOUCAULT Michel, *Des espaces autres, Hétérotopies*, 1967

«Maisons closes et colonies, ce sont deux types extrêmes de l'hétérotopie, et si l'on songe, après tout, que le bateau c'est un morceau d'espace flottant, un lieu sans lieu, qui vit par lui-même, qui est fermé sur soi et qui est en même temps livré à l'infini de la mer et qui, de port en port, de bordée en bordée, de maison close en maison close, va jusqu'aux colonies ce qu'elles recèlent de plus précieux en leurs jardins, vous comprenez pourquoi le bateau a été pour notre civilisation, depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours, à la fois non seulement, bien sûr, le plus grand instrument de développement économique (ce n'est pas de cela que je parle aujourd'hui), mais la plus grande réserve d'imagination. Le navire, c'est l'hétérotopie par excellence. Dans les civilisations sans bateaux, les rêves se tarissent, l'espionnage y remplace l'aventure, et la police, les corsaires.»

FORMES DE LA VIE COMMUNE

«L'empathie consiste à accueillir le nouveau, et à essayer de l'appréhender sans nécessairement se l'approprier, ou le ramener à un événement de sa propre histoire. Cela sous-tend d'être capable de naviguer dans une certaine forme d'ambiguïté, de complexité. C'est beaucoup plus riche, mais aussi beaucoup plus difficile. Cela s'apprend par la pratique.»

Richard SENNETT



Les espaces de la vie commune ont pris différentes formes au fil des sociétés. Souvent, construire une organisation à petite échelle a été un moyen d'explorer de nouvelles manières de vivre ou de mettre en pratique des théories. Très récemment, un film montre cette nécessité de réaliser les concepts développés philosophiquement. Ainsi, les enfants de Viggo MORTENSEN dans *Captain Fantastic*¹ sont élevés comme les philosophes-rois de la philosophie platonicienne. Cette manière de vivre nécessite de sortir du monde et de développer des formes de vie communes particulières: au cœur de la forêt, les enfants partagent leur chambre bâtie en bois, mais peuvent se construire leur propre cabane perchée dans laquelle ils collectionnent leurs trouvailles. La vie est rythmée par la vie sportive et l'étude et toute la famille se retrouve autour du feu le soir pour parler de ses lectures. Ce film est centré sur la confrontation entre le monde réel et le désir de vie idéale. Cette charnière peut amener une rupture ou une transformation de la société. On peut observer que les formes de la vie commune sont souvent informées² par une

idée en rupture avec le monde qui les entoure. Dans une société féodale comme celle du 6^e siècle, le monachisme bénédictin vient proposer des espaces autant dans les villes que dans les campagnes où des communautés (masculines ou féminines) se regroupent et vivent toute leur vie ensemble. Leur vie est réglée par le travail et la prière et cela influence leurs organisations spatiales et économiques :

> le cloître, lieu de la rencontre, de la déambulation et de l'étude, est central. Il dessert les espaces de prière commune (l'abbatiale), les espaces de repas communs (le réfectoire) et les espaces de repos communs (le dortoir ou les cellules). Ces espaces sont réservés exclusivement à la communauté, c'est la clôture.

> la vie de travail se fait sur les terres qui appartiennent au monastère. Cette source de richesse fait du monastère un vrai lieu d'échanges avec les puissances qui l'entourent. Il dépend en effet directement du pape, donc ne relève pas des lois du pays mais les échanges sont libres. Cette autonomie permet aussi d'expérimenter de nouveaux processus hiérarchiques : chaque moine a un siège et une voix lors de l'élection au chapitre.

> le monastère, comme lieu hors des lois de la ville dans laquelle il est installé, est aussi un fort lieu de richesse culturelle, de réflexion et d'expérimentations ainsi qu'un lieu d'immunité.

La ville et le monastère sont en interdépendance, le tissu urbain vient intégrer et tracer des rues dans les limites de l'Abbaye de Saint-

Germain-des-Prés à Paris par exemple³. Cette interdépendance est d'une autre nature quelques siècles plus tard. L'industrie révolutionne les modes de production et les rapports sociaux des sociétés occidentales. Les villes explosent sous l'effet des exodes ruraux consécutifs. Ceux qui possèdent à la fois le pouvoir économique et humain se posent rapidement la question des nouvelles formes d'organisations spatiales de la ville. Les réflexions de Charles FOURIER⁴, socialiste imaginant une société idéale installée dans un phalanstère, pousse Jean-Baptiste André GODIN⁵ à construire un vrai complexe industriel à Guise⁶ où ses ouvriers vivent proches de leur lieu de travail.

On retrouve dans son Familistère construit à partir de 1859 l'organisation spatiale autour de la cour centrale, couverte, où on vient faire la fête et prendre les décisions communes. Chaque appartement est attribué non pas selon l'origine sociale mais selon le nombre de personnes devant y vivre. Des coursives desservent l'ensemble des appartements de chaque étage ainsi que les lieux de confort nouveau : salles de bains, buanderies, etc. Cette construction collective entre Arras et Reims est l'occasion de faire rentrer dans le rythme de vie des gens des nouvelles fonctions qui apparaissent doucement dans le Paris haussmannien. L'organisation permet au groupe de s'émanciper ensemble. Les 500 appartements pouvant accueillir 1500 à 2000 personnes sont donc des moyens pour toute la communauté

2 // in-former (in-forma) : dans la forme, dans la philosophie aristotélicienne, l'idea (l'idée, le concept) vient donner forme à la matière. Toute œuvre et tout travail sont une transformation de la matière selon une idea. Cette idea vient de l'imagination qui naît des sensations.

3 // cf annexe 1.

4 // Charles Fourier, (1772 - 1837), philosophe français, fondateur de l'École sociétaire, considéré par Karl Marx et Friedrich Engels comme une figure du « socialisme critico-utopique ».

5 // Jean-Baptiste-André Godin, (1817-1888), industriel et philanthrope français, créateur des cheminées Godin.

6 // cf annexe 1.

1 // *Captain Fantastic*, film dramatique américain écrit et réalisé par Matt Ross, sorti en 2016, 118min.

"Celui qui vient avec l'idée de bâtir sa maison pour ensuite ignorer tous les autres n'a rien à faire dans notre cité. Nous ne bâtissons pas chacun notre maison mais nous bâtissons ensemble notre cité."

Préambule du règlement intérieur de la coopérative du "Comité ouvrier pour le logement de Bordeaux", 1948, Mouvement des Castors



de posséder ensemble le lieu de vie. En plus de la cohabitation des générations, le Familistère propose la cohabitation des métiers et des responsabilités. Cette vie commune fonctionne jusqu'à la fermeture de l'usine dans les années 1980. L'idéal socialiste fouriériste mis en œuvre a prôné le lien intime entre discipline collective et liberté individuelle, entre espace commun et sphère privée.

La place du personnel dans les mouvements collectifs est une question posée aussi lors de la reconstruction après la Seconde Guerre Mondiale. Quel idéal a alors donné forme aux villes jusqu'aujourd'hui ? Le mouvement de l'architecture moderne a bien sûr beaucoup influencé l'organisation des villes autour de la circulation des voitures et de la construction de grands ensembles. Mais en 1948, un grand nombre de gens vivent encore dans des camps. Un idéal collectif à plus petite échelle naît à Bordeaux. Le mouvement des Castors¹ propose de construire à plusieurs des maisons individuelles. L'organisation collective se fait autour de l'implication de chacun comme condition.

On observe ainsi dans des cas récents les limites de l'exigence collective. En étudiant l'habitat participatif², Marie GUITTON montre que depuis les années 1970 plusieurs mouve-

ments d'habitat partagé naissent dans l'Europe Occidentale. De Munksoegaard où des Danois décident de vivre selon un idéal écologique, à la Maison des Babayagas à Montreuil où des féministes décident de vivre leur retraite dans un environnement uniquement féminin en passant par Bologne où le mouvement italien Vivere 2000 "autorécupère"³ un bâtiment vide et force la collectivité à les accepter, les groupes s'organisent pour vivre ensemble. Ils privilégient un bâti à petite échelle où ils pourront vivre selon leur idéal. Un véritable style architectural s'y rattache : balcons enveloppant le bâti, coursives de bois, espaces communs avec grandes tables et coussins, espaces sans voitures, etc. Mais ces espaces sont souvent clos sur eux-mêmes car ils n'entrent pas dans une interdépendance (économique, humaine, d'activités) avec la société qui les entoure. On y voit aussi un élitisme social fort : les gens qui y habitent sont propriétaires d'espaces qu'ils ont souvent fait construire, et leur idéal naît d'une culture artistique particulière. Ils écrivent pour la plupart des chartes de vie pour régler leur vie commune mais cette charte devient aussi une condition d'accès et de rejet de la communauté. À petite échelle, ils fondent des sociétés qui se veulent innovantes et inspirantes mais qui deviennent aussi inaccessibles et fermées sur elles-mêmes.

Les espaces de la vie commune donnent à voir les modèles de sociétés qui les inspirent. De multiples petites expérimentations ont permis de prendre du recul par rapport aux sociétés existantes et de proposer de nouveaux fonctionnements (spirituels, démocratiques, socialistes, féministes, écologiques, revendicatifs,

etc). La personne choisit dans ces exemples un mode de vie particulier, avec ses règles et ses sélections. Son lieu de vie joue sur les frontières entre le privé et le personnel, entre la maison et la cité. Il devient un vrai foyer de réflexions, d'activités et de vie commune, en interdépendance plus ou moins respectueuse de la dignité des gens qui y vivent.



1 // mouvement d'autoconstruction coopérative né après la Seconde Guerre mondiale en France.

2 // GUITTON Marie, *Habitat(s) participatif(s), la place du design, de l'élaboration du projet jusqu'au développement d'usages collaboratifs*, mémoire de Mastère Spécialisé "Innovation by design" sous la direction de Sophie Coiffier, ENSCI-Les Ateliers, soutenu en 2013.

3 // Mouvement de l'autorecupero, né dans les années 1980 à Bologne, initié par l'Union des Locataires italiens et le groupe Vivere 2000 pour légiférer sur le droit à habiter les bâtiments vides. Inspiré des Krackers néerlandais.

« La jungle des villes s'agrandit d'année en année,
Elle sépare les hommes au lieu de les rassembler,
Elle apprend à tricher, elle apprend à paraître,
Elle apprend à avoir mais elle n'apprend jamais à être.

Animal sauvage, tu tournes en rond dans ta cage
Les yeux vers le large, et le cœur plein de rage.
Animal sauvage, tu refuses l'esclavage
De ce monde sans foi, de ce monde glacé ! » (1)

_ « Ouhouhou ouhou yéééé !!! »

Alice sort de sa douche en chantant. Son père tape à la porte et s'exclame : « Moins fort ! Ça résonne dans tous les étages, et d'ailleurs Valérie Lagrange c'est la génération de ta grand-mère ! »

_ « Désolée ! » s'écrie prestement Alice. Elle se prépare en vitesse parce qu'elle a rendez-vous avec Béatrice. D'ailleurs la voix de son père le lui rappelle du salon.

_ « C'est bon Alexandre, elle n'est pas en retard. » interfère sa mère.

Et c'est vrai, elle a d'ailleurs bien préparé son matériel cette fois-ci. Alice sort en courant d'air sur le balcon et monte allègrement à l'étage supérieur. Elle ne sait d'ailleurs jamais si c'est vraiment l'étage au dessus parce que les appartements s'imbriquent et les demi-étages, ou les entresols, elle ne sait jamais, font que ce ne sont pas simplement des appartements empilés.

« Animal sauvage, tu tournes en rond dans ta cage ... »

La chanson continue à lui trotter dans la tête quand elle toque à la porte de Béatrice. Cette chanson est étrange ; parce qu'Alice sait que sauvage vient de silva, « la forêt » en latin (elle le sait surtout parce que son frère s'appelle Sylvain) et que la ville est une prison dans cette histoire. Mais dans son quartier, elle a toujours eu l'impression que la nature n'est ni sauvage ni artificielle. Elle est juste là, habitant le lieu comme son immeuble. Sans qu'il y ait de combat ni d'emprisonnement de l'un par l'autre... Les villes sans nature doivent être aliénantes, tiens ...

Ses réflexions sont interrompues par le sourire malicieux de Béatrice derrière sa fenêtre. C'est le signe qu'Alice peut entrer et elle le fait sans hésiter ! Elle aime beaucoup cette dame sans âge, avec son regard heureux et ses yeux en amandes. Elle l'a rencontrée pour la

première fois le lendemain de son installation quand les parents d'Alice lui ont apporté un gâteau aux amandes. Ça a fait extrêmement rire Béatrice, pourtant perdue au milieu de ses cartons. Alice a saisi cette excuse pour éviter de réviser et a passé son après-midi à l'aider à emménager. Depuis, elle y passe deux heures chaque samedi matin.

_ « Alors ? Quel est le programme aujourd'hui ? »

_ Paris-Brest et Whatsapp! je crois ! On avait bien dit ça non ? »

Béatrice acquiesce et file vers sa grande cuisine aux milliers d'ustensiles. Quand elle s'est installée, elle a demandé à ses voisins de l'aider à monter une cuisine plus grande que sa chambre pour pouvoir vivre ses journées dans les petits plats et les faitouts. Quand Alice a appris ça, elle s'est précipitée chez elle en s'écriant :

_ « Béatrice, je veux entrer en pâtisserie ! Tu peux me donner des cours ? Je peux faire quoi en échange ? »

Enchantée, Béatrice était prête à faire ça gratuitement mais elle a été forcée de reconnaître qu'un coup de main pour l'informatique l'aiderait bien dans sa vie quotidienne.

_ « Et pour envoyer ta photo, tu cliques sur l'avion en bas à droite. C'est bon ? »

_ En bas... A droite... Oui! Voilà ! Tu l'as reçu, notre super selfie ?

_ Deux secondes, mon frère vient de m'envoyer un truc. Regarde, ils sont en train de nettoyer les balcons de la terrasse. La vue est trop belle là-haut ! J'ai hâte de les rejoindre.

_ Tu veux y aller ? On peut faire les Paris-Brest plus tard si tu veux...

_ Non, on a dit que c'était aujourd'hui, alors on le fait. Mes épreuves sont dans trois semaines tu sais.»

///

« La société est caractérisée par l'accueil d'un tiers non-choisi fragile. »

Cette phrase des échanges entre Rouvillois, Comte-Sponville et Rabhi revient à l'esprit de Sylvain tandis qu'il gratte la peinture du garde-corps du toit. Cette phrase n'est pas toute jeune mais elle le questionne au moment où son amoureuse lui parle de plus en plus souvent d'avoir un enfant. Amina n'habite pas la même ville que lui et Sylvain pense qu'ils doivent s'installer ensemble avant de penser aux enfants. Ce sont eux les premiers «non-choisis fragiles» à accueillir chez soi. Mais il faut un chez soi ! D'ailleurs les idées foisonnent toujours dès qu'il pense à sa future maison. Il a participé à l'installation de tous ses voisins

depuis qu'il est petit et il ne manque jamais une occasion de donner un coup de main dans le quartier.

_ « Au fait Sylvain, mon patron m'a dit que son voisin déménage vers ici et veut une mezzanine pour son studio. Ça m'a trop fait penser à celle que tu as faite l'année dernière pour la fille de la rue d'à côté. Alors je lui ai filé ton numéro... Mais peut-être que tu aurais préféré que je t'en parle avant.. ? »

_ C'est fait, t'inquiète. Mais à ce rythme là je vais passer mes soirées entières à monter des meubles dans la ville entière. J'ai un boulot aussi tu sais ! Et fais gaffe, ton pinceau coule, tu vas en mettre partout.

_ Ah ! Merci mec. »

Les balustrades deviennent bleu pervenche au fur et à mesure que la matinée avance. La couleur a été choisie par tous les habitants au dernier Cohabi-thé. Pour une fois, le choix n'a pas été trop conflictuel. Mais c'est parce que l'équipe des balcons et terrasses avaient présélectionné trois couleurs dans l'immense gamme du quartier. Vote à main levée et hop ! Matinée de peinture sur le toit à la clef.

Sylvain observe de là-haut les enfants de l'appartement du quatrième qui se lancent les premières tomates du potager. Leur mère essaie de les arrêter tout en se mordant les joues pour ne pas rire. Elijah, le plus jeune, met ses doigts pleins de terre dans sa bouche avec gourmandise. Ça doit bientôt être l'heure du déjeuner alors.

_ « Les gars ! Pause déjeuner, et deuxième couche dans trois heures.

_ Vous voulez venir manger chez moi ? Vous connaissez la devise de ma super grand-mère coloc : Quand ...

_ ... il y en a pour dix, il y en a pour quinze. On sait !

_ Bah moi je vais me changer et j'arrive. J'apporte une bière, ça te va ?

_ A tout de suite !

_ Moi je ne peux pas, déclare Sylvain. Je dois préparer la réunion de ce soir. On a encore des problèmes de réseau alors il va falloir calmer le jeu de tout le monde. Même si le gars de la ville n'est pas encore venu. Ça m'énerve, il avait dit trois jours ! Enfin bon, on se voit ce soir au Ciné-Coloc non ? Il va y avoir tous les gens du quartier, on a ce film en exclu avec Ciné-Cité ! »

///

« Le monde ne mourra pas par manque de merveilles mais par manque d'émerveillement. »

A chaque fois que les discussions s'échauffent dans les réunions de Cohabit'action, Maurice repense à ce que disait Chesterton et il essaie de regarder à nouveau les gens assis autour de cette table avec bienveillance. Tout le monde est capable de s'accorder sur le fait qu'il n'y a plus de réseau mais les solutions ne fusent pas de toutes parts. Mais ça se passe mieux que dans son ancien immeuble. Il habitait avant une capitale de région qui prenait vraiment bien en compte l'entretien des jardins et des bois magnifiques mais les réunions de cohabitation tournaient souvent au règlement de compte. Ici, la civilité est de mise et les réunions sont toujours conviviales. La nouvelle municipalité a été aussi élue parce qu'elle privilégiait les méthodes de prise de décision où chacun a une place. Ce soir, l'équipe du bureau de l'immeuble a préparé un apéro et la discussion est tempérée par le fait que chacun doit chanter son avis et ses propositions.

Au bout d'une demi-heure les rires éclatent car Carlota a taquiné Alexandre en roulant ses R :

_ « Les dissonances de Valérie Lagrange ce matin ne viennent pas des tuyaux en fait. Alice a hérité de la voix de son père !

_ D'ailleurs, s'écrie Maurice, on peut peut-être demander à Alice et Béatrice une dégustation pour le prochain repas au jardin ?

_ En chantant, Maurice ! » répondent en chœur les participants.

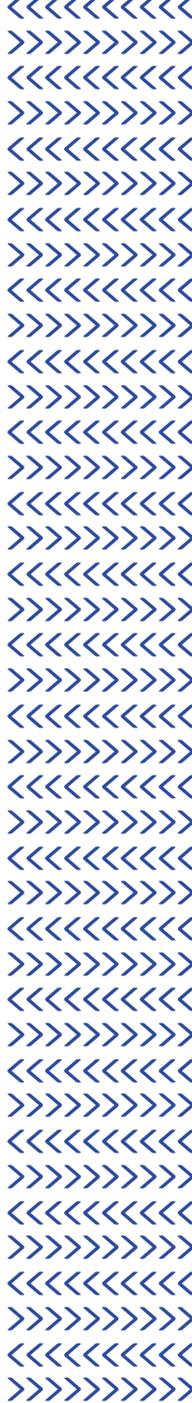
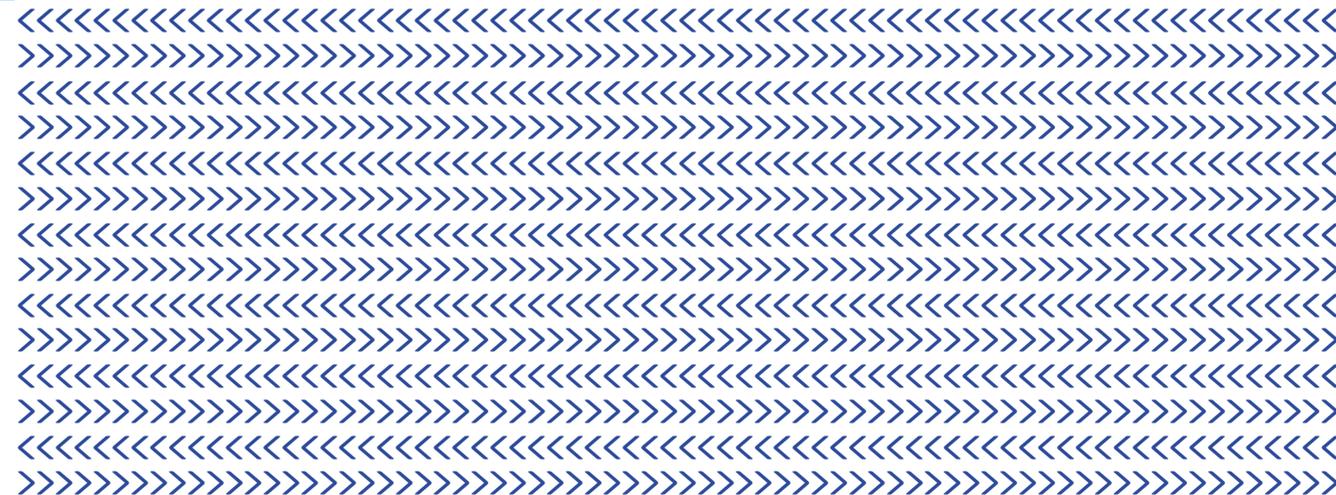
Alexandre répond à Carlota sur un air qui passait l'été précédent : « Pourquoi pas ?! Mais choisissons vite parce que Ciné-Coloc va commencer et il faut qu'on libère le rez-de-chaussée. »

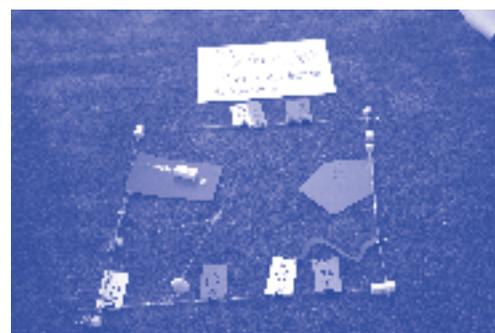
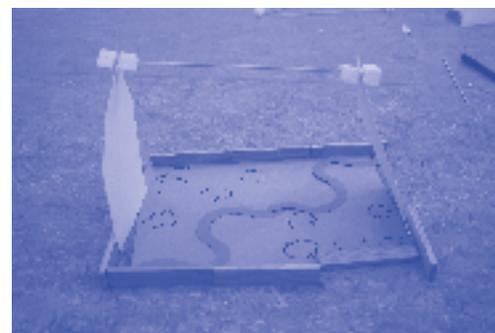
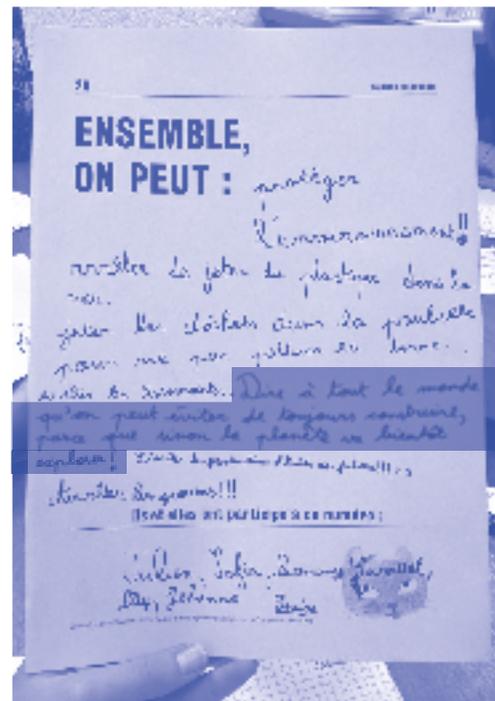
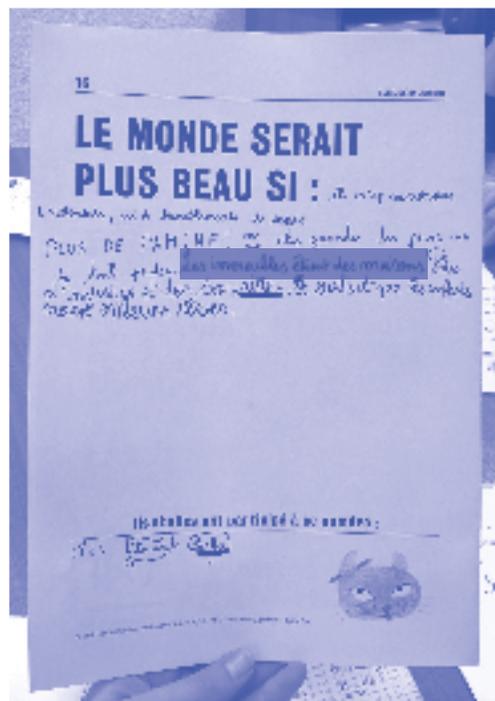
La réunion finit avec moins de fausses notes et Alexandre déplace la paroi derrière laquelle une quinzaine de personnes s'est déjà réunie sur des tapis et des poufs sortis des murs. Son fils lui demande s'il reste voir le film ce soir. Même s'il adore les dystopies de son enfance, il lui répond qu'il a assez donné de temps pour la Cohab' aujourd'hui et qu'il va profiter du fait qu'Alice, Sylvain et Amina soient à Ciné-Coloc pour emmener leur mère au restaurant. Il sort sur la place boisée et resserre son col. Les nuits sont encore fraîches et il a hâte d'être monté à son étage. En arrivant, il remarque que les stores commencent à rouiller. De toute façon, sa femme veut des volets depuis leurs dernières vacances à la plage. Ils vont en discuter ce soir et en y pensant, il n'avait rien de prévu pour son prochain samedi, enfin, son prochain bricodi.

////



CONSTRUIRE ET URBANISER NOTRE MAISON COMMUNE





PARTAGER L'HABITAT ?

La question du partage de l'habitat peut sembler étrange : pourquoi inviterait-on quelqu'un à partager l'endroit qui est notre foyer ? Les enfants de la Maison du Jeune Citoyen de Schiltigheim réagissent bien ainsi : ils construisent leur propre maison mais ne considèrent pas de manière innée d'y habiter avec d'autres. Dans l'étude de l'habitat participatif de Marie GUITTON¹, on observe aussi qu'on peut choisir les gens avec lesquels on vit. Cette sécurité est réconfortante mais aussi nécessaire à développer des formes de vie qui fonctionnent, semble-t-il. Nous allons rechercher dans les ateliers "Rêve ta ville"², en parallèle avec deux entretiens (avec Emmanuel MARX³ et Michel JAEHN⁴) si le partage de l'habitat semble possible et pertinent.

La démarche de l'habitat partagé requiert de faire partie d'un groupe, plus ou moins nombreux mais suffisamment uni pour mener à bien un projet souvent très long. En effet, de la rencontre du groupe à l'installation se déroulent plusieurs années entre plans, emprunts, devis, constructions et emménagements. Lorsque la conception aussi est commune, l'exercice est encore plus compliqué. Michel JAEHN fait partie d'un groupe dont aucun ne se connaissait et dont aucun ne fait partie des premiers à avoir répondu à l'appel à candidature de la ville

de Strasbourg. Les premiers répondants ont tous abandonné le projet. Six ans après avoir rejoint le projet, il a emménagé.

"Et en fait ça a été de justesse parce qu'il y en a un ou deux qui voulaient quitter le projet si ça ne démarrait pas illico. C'est vrai, je veux dire, le fait qu'un projet comme ça soit arrivé à bout, il y a quand même eu, ça a quand même été tangent trois ou quatre fois. C'était toujours des projets un peu sur le fil du rasoir quoi."

D'un habitat individuel, les individus des groupes passent à un habitat collectif. Tout n'est pas partagé, mais ils réfléchissent ensemble à ce qu'ils sont prêts à faire en commun. Cela prend forme dans des salles communes, des espaces verts partagés, une buanderie en libre-service, etc. Cette transformation des modes d'habiter provoque une implication de chacun dans la gestion du groupe. Michel JAEHN souligne le fait qu'on ne peut forcer personne à participer mais que cette nécessité de faire soi-même les devis, les plantations, les réparations donne aussi l'occasion de découvrir de nouvelles activités et de nouveaux talents.

"De toute façon, il ne faut pas se leurrer. Quelqu'un qui n'a pas envie de faire un truc, une fois sur deux il ne va pas très bien le faire, déjà, ça va prendre beaucoup de temps, ça va le faire chier, ça va le mettre de mauvaise humeur. [...] Les problèmes de pouvoir sont compliqués, mais ici, ça va."

1 // cf > habiter la ville | formes de la vie commune

2 // ateliers "Rêve ta ville" menés à la Maison du Jeune Citoyen de Schiltigheim une fois par mois du 19/10/2016 au 07/04/2017, par le laboratoire Urbanité Engagée de l'InSituLab auquel j'appartiens.

3 // MARX Emmanuel, directeur de l'association Ecoquartier Strasbourg qui accompagne les groupes à l'habitat participatif et autopromu. Membre de la Maison Citoyenne de Strasbourg.

4 // JAEHN Michel, habitant du Making'Hof, habitat autopromu dans le quartier Saint-Florent à Strasbourg.

L'habitat autopromu et l'habitat participatif qu'Emmanuel MARX explicite dans son entretien du 23 décembre 2016 sont des moyens d'accès à l'habitat collectif. Comme Société Civile Immobilière (SCI), les groupes peuvent concevoir ensemble leurs projets et devenir une copropriété après s'être installés. Ce sont des projets longs, puisqu'insolites. Les banques et les assurances ne savent pas comment réagir à ces associations de personnes qui deviennent maîtrise d'ouvrage et qui n'ont pas de projet en VEFA (vente en état futur d'achèvement). Il existe un réel décalage. En 2014, la loi ALUR met en lumière ces pratiques et les simplifie. Elle permet même une nouvelle forme qu'est la coopérative d'habitants, qu'Emmanuel MARX qualifie de "militante". Cette forme de coopérative permet de ne pas devenir une simple copropriété après l'installation des habitants mais de garder dans la forme juridique un modèle de vie et de décision participatif.

Les terrains d'investigations (MJC, Making'Hof et Ecoquartier) mettent en lumière que les choix de vie donnent de nouvelles formes à l'habitat. Ils montrent aussi que lorsqu'on parle d'habitat collectif on parle de bâti commun. Mais ce commun n'arrive que si les acteurs se connaissent suffisamment. Les synthèses des ateliers à la Maison du Jeune Citoyen (MJC) montrent que les groupes d'enfants avec lesquels Urbanité Engagée a travaillé ont commencé par juxtaposer des travaux personnels, ou à faire des œuvres collectives pour, au fur et à mesure de l'année, travail-

ler ensemble et concevoir ensemble des objets, des espaces, des typographies. En se connaissant de mieux en mieux les uns les autres ils ont plus naturellement pris en compte les intérêts de tous. Urbanité Engagée voulait monter tout au long de l'année une maquette commune de la ville rêvée mais ce projet ne correspondait plus aux recherches de chacun. Il aurait permis de rendre compte du travail commun lors de la restitution finale.

La place du designer et de l'architecte dans les projets d'habitat groupé est importante. Michel JAEHN dit du Making'Hof :

"C'est un projet dont le fonctionnement, notre manière de fonctionner entre nous, est profondément guidée par l'architecture."

Il observe que pour arriver chez lui, il doit passer devant les portes vitrées de chacun de ses voisins. Il peut ainsi les croiser simplement quotidiennement. Les jardins privatifs sont ouverts par certains sur ceux des autres et ont été l'occasion de repas en commun durant l'été. L'orientation au soleil a été très bien calculée aussi. À Écologis (lieu de résidence d'Emmanuel Marx), les passages n'incitent pas à se rencontrer selon lui. Il a apprécié que l'architecte du Making'Hof qui devait originellement en être aussi un habitant soit assez intransigeant et il se rend compte après coup de la qualité de certaines choses. *"Franchement, habiter ici, c'est presque mieux."* Les habitants se rencontrent forcément et la tarification au m² de la construction les rend égaux devant le projet. Ils ont une



surface selon ce qu'ils voulaient et des aménagements intérieurs adaptés selon leurs préférences : une grande porte fenêtre mais pas de carreaux au mur par exemple.

La place du designer est aussi questionnée dans sa dimension d'accompagnement à l'habitat. Les habitants du Making'Hof en ont entendu parler par le bouche-à-oreille, le boncoin, le tractage et s'y sont intéressés individuellement. Urbanité Engagée a observé dans tous ses ateliers qu'il y a cependant un vrai travail de formation de groupe à faire pour arriver à concevoir quelque chose de commun. Le laboratoire cherche son positionnement entre animateur, concepteur et activateur. C'est le rôle de "facilitateur" qu'Emmanuel MARX décrit : accompagner le groupe pour programmer, projeter de l'usage, partager. Comme directeur d'Écoquartier il développe sommairement des outils sans revendiquer une place d'expert. Il décrit aussi l'Assistance à Maîtrise d'Usage (AMU). Cette place est nécessaire pour "fédérer et faire avancer le projet" en complément de l'Assistance à Maîtrise d'Ouvrage (AMO) qui a aidé le Making'Hof à monter un dossier complet et recevable pour faire construire.

L'habitat partagé nécessite d'être sensible, "empathique" et d'accepter de "fermer sa gueule, on a beau dire. [...] Voilà, il y a des choses qui se passent bien, qui se font bien." Le temps long avant d'y accéder en décourage certains mais l'expérience conduit Michel JAEHN à dire :

"En même temps, la vérité, moi je ne sais pas où je pourrais habiter d'autre aujourd'hui. Dans une maison seul, sûrement pas ça me ferait chier. Retourner dans un appartement, ça m'emmerderait aussi, donc euh ... Je suis assez condamné à rester là."

1 // Habitat Participatif : « une démarche citoyenne qui permet à des personnes physiques de s'associer, le cas échéant avec des personnes morales, afin de participer à la définition et à la conception de leurs logements et des espaces destinés à un usage commun, de construire ou d'acquérir un ou plusieurs immeubles destinés à leur habitation et, le cas échéant, d'assurer la gestion ultérieure des immeubles construits ou acquis. » En partenariat avec les différents acteurs agissant en faveur de l'amélioration et de la réhabilitation du parc de logements existant public ou privé et dans le respect des politiques menées aux niveaux national et local, l'habitat participatif favorise la construction et la mise à disposition de logements, ainsi que la mise en valeur d'espaces collectifs dans une logique de partage et de solidarité entre habitants »7. Ce chapitre de la loi s'inscrit dans une volonté plus large de « favoriser l'accès de tous à un logement digne et abordable ». Loi ALUR 2014

Ce sont des lieux où chacun connaît son voisin et le croise à son rythme. Les parcours dessinés par les architectes et les dynamiques de groupe insufflées par les facilitateurs indiquent une place possible au designer : outiller le partage et donner forme aux relations humaines.

Michel JAEHN note dans ses propos que l'implication des personnes n'est pas évidente

"De toute façon, il faut inclure, de plus en plus les habitants, ensuite, la question de la participation des habitants, euh, participent ceux qui veulent participer. Il y en a qui ne participeront pas. C'est un truc très compliqué."

Cette complexité qu'il évoque est éclaircie par Emmanuel MARX quand il nous parle de l'échelle de la participation citoyenne. Cette dernière est établie par plusieurs théoriciens, dont Sherry ARNSTEIN¹. Elle évalue les niveaux d'implication (pouvoir effectif, coopération symbolique, non-participation) et les rapports mis en place (manipulation, thérapie, information, consultation, réassurance, partenariat, délégation de pouvoir et contrôle citoyen). Le positionnement du facilitateur-activateur-déclencheur doit favoriser à l'échelle de l'habitat des rapports d'implication participative pour que chacun se sente acteur et concerné, capable d'habiter.

8	Contrôle des citoyens	Degré de pouvoir des citoyens
7	Pouvoir délégué	
6	Association	
5	Conciliation	Déférence
4	Consultation	
3	Information	
2	Thérapie communautaire	Non participation
1	Manipulation	

1 // Sherry Arnstein, (1930–1997), analyste

CO-CONSTRUIRE POUR ACCUEILLIR

Canap-télé : vie rêvée de l'individu mondial

Le monde entier rêve du jour où il pourra rester dans un canapé tout au long de ses jours. La chevalerie faisait rêver nos ancêtres, nous, nous voulons nous lover dans une forme qui épouse ergonomiquement notre dos, nous sentir comme dans le ventre de notre mère, avec de belles images animées défilant devant nos yeux pour éviter de penser, et rester à distance de tout ce que les écrans nous disent. Nous ne vivons que dans nos émotions, sensibles à chaque corde que les médias viennent chatouiller. Capables de réagir avec zèle à une nouvelle honteuse, nous nous rendormons quelques instants plus tard. Nous évitons de nous sentir trop vivants, car le monde extérieur est dur. Il nous traite d'ailleurs comme des objets, nous déplaçant chaque jour à des lieues de nos lieux de vie, nous transportant d'un canapé encore tiède à un fauteuil à roulette devant un autre écran où nous nous ennuyons à mourir dans des emplois volatils.

Même les enfants bien éduqués de la Maison du Jeune Citoyen ne bâtissent leurs espaces qu'à partir de canapés (*"celui-ci c'est le mien, et celui-ci le tien"*). Ces canapés ne sont même pas partageables, ce sont des fauteuils clubs, berçant toute notre vie d'une illusion de facilité, sans contact avec l'autre qui siège à notre côté. A la MJC, ces canapés sont tous tournés vers un écran, géant, lui. Il est partagé parce que ça fait "comme au cinéma" et que les images sont plus agréables à regarder quand elles envahissent tout notre champ visuel.



On préfère jouer sur ces écrans à des jeux que l'on sait gagner, regarder des séries aux saisons infinies où tout semble certain. Les documentaires sur les aventuriers apparaissent bien de temps en temps, nous font effleurer un possible de changement, avant d'être rapidement coupés par une publicité dont on reconnaît la mélodie à la première note, nous incitant à vivre en faisant toujours de moins en moins de choses.

Alors quoi ? On continue comme ça ? On continue à s'amuser de ceux qui crient dans le désert, en étant un peu jaloux au fond de la liberté qu'ils proposent ?

Mais toi, le designer, c'est bien toi qui a créé l'ergonomie pour tous et libéré le corps de toute contrainte rigidifiante. C'est depuis tes fauteuils en tous genres qu'on a pu se vautrer dans notre confort tant mérité depuis des siècles ! Alors tu es qui, toi, pour revenir sur ce que tu nous as fait ?

Attends un peu toi qui m'interpelle comme ça. Déjà, est-ce que le design est vraiment responsable ?¹ Peut-on vraiment l'accuser de complicité implicite avec grandes chaînes qui avaient l'argent pour donner à tous un confort de vie ? D'ailleurs, sa nouvelle branche de design social, de services, frugal, pour l'usager, vient te chatouiller dans ton confort. Aujourd'hui, elle vient un peu te questionner, se questionner elle-même : d'où vient-elle, est-elle vraiment l'héritière de tout ce qui est "design" depuis cent cinquante ans ? Dans quel rapport entre-t-elle avec ses propres ancêtres ? Elle vient te dire que tu ne vis pas, elle vient te proposer de te tourner vers ton voisin, et de le regarder². D'accord, ça ne sera peut-être pas conforme à une belle image, mais sors donc de ce sofa et tente, teste, expérimente !

Co-construire : compétence innée ?

1 // Ettore SOTTASS, « Mi dicono che sono cattivo » (avril 1973), in Ettore Sottsass (éd.) *Scritti 1946-2001*, Vicenza, Neri Pozza, 2002.

2 // LÉVINAS Emmanuel, *Humanisme de l'autre homme*, 1987

«L'Homme est d'abord et avant tout un artisan»

Richard SENNETT



En arrière-plan se dessine la conviction que si chacun se sent acteur de la construction de la ville il saura en prendre soin et ne pas se détacher de l'intérêt commun. C'est un appel des designers-architectes-urbanistes à ce que chacun prenne sa place dans la vie urbaine, pour choisir ensemble de nouvelles urbanités.

Cette capacité de chacun à bâtir peut être interrogée : chacun sait-il encore construire ? A la MJC, les enfants manipulent sans hésitation les Lego et les cartons. Ce sont même les ateliers qui suscitent le plus leur intérêt. En lisant *Notes sur la maison moirée*³, on se rend compte que cette capacité est particulièrement suscitée dans les moments de crise. Les villes en fragilité humaine déclenchent chez leurs habitants une sorte d'urgence de se débrouiller⁴. On voit germer des espaces hybrides entre lieu de travail et lieu de vie, des portes secondaires s'ouvrir dans les pavillons pour gérer des flux de personnes différents, des odeurs se répandre dans le quartier selon les horaires et des affluences de voitures à l'heure du déjeuner. Ce phénomène d'inventivité est apparu sous une forme particulière dans le contexte de la crise de 2008. Des solutions économiques secondaires ont vu le jour et ont surtout pu s'installer comme

Plusieurs mouvements du design s'attardent de nos jours à explorer la co-construction. De Bellastock¹ qui invite à chaque festival des groupes à bâtir à partir de matériaux récupérés à l'atelier Approche.s!² qui questionne le co-urbanisme, l'implication de chacun dans la fabrique de la ville est au cœur des réflexions.

1 // Bellastock, festival d'architecture expérimentale annuel, œuvrant pour la valorisation des lieux et de leurs ressources.

2 // Atelier Approche.s!, collectif d'urbanisme pluridisciplinaire. Mobilisation d'outils créatifs et conviviaux pour agir à la fois sur l'aménagement des villes et l'activation des relations sociales.

3 // MORENO Gean, OROZA Ernesto, *Notes sur la maison moirée, ou un urbanisme pour des villes qui se vident*, Cité du design et l'École nationale supérieure d'architecture de Saint-Étienne, 2013, 96 pages.

4 // Cette débrouille dans la nécessité est vantée par le même auteur dans son ouvrage : RIKIMBILI. *Une étude sur la désobéissance technologique et quelques formes de réinvention*. 2009. Ernesto Oroza y regarde l'inventivité des Cubains après des décennies d'embargo américains : recyclage, revalorisation, etc. Dans un autre ouvrage, *Editing Havana. Stories of Popular Housing*, 2011, il s'attarde sur le potentiel de la maison à La Havane et sur l'ingéniosité de ses habitants.

le couchsurfing ou la vente de particulier à particulier à grande échelle sur internet. On entend de plus en plus parler du mouvement Do It Yourself et de l'esthétique entre récupération et couleurs pastels qui se développe. Les tendances Makers sont encouragées par le développement de FabLab dans les villes et l'accès à des outils à commande numérique. Les réflexes de consommation changent. Dans le domaine de la science, les pratiques du Hacking se trouvent légitimées lorsque par exemple, la Ville de Paris loue un lieu au Bio-HackLab La Paillasse. Ces espaces réels et virtuels deviennent le lieu d'échanges de connaissances, d'aides et de rencontres autour de sujets qui n'imposent plus une expertise académique. Dans l'habiter qui semble être l'activité la plus basique qui soit, le couchsurfing sensibilise à la possibilité de partager un espace avec un invité-inconnu, un véritable hôte. Mais les logements portent des usages et une structure normée qui semble être difficile à remettre en cause ou à bousculer. Françoise CHOAY⁵ montre que

"Les bâtiments individuels tendent toujours davantage à être conçus comme des objets techniques autonomes, branchables, greffables ou raccordables à un système d'infrastructures, libérés de la relation contextuelle qui caractérisait les œuvres de l'architecture traditionnelle." Cela dépoussière les habitants de leur compétence d'habiter en faisant.

Le travail de l'association Horizome⁶ dans le quartier de HautePierre à Strasbourg est de l'ordre de la capacitation citoyenne. Par des chantiers ouverts, des ateliers et une perma-



nence dans l'espace public, elle cherche à donner aux habitants les moyens de s'approprier leur lieu de vie ensemble. Grégoire ZABÉ, un de leurs membres fondateurs souligne que dans cette démarche inclusive il est important de donner les moyens aux habitants de perpétuer par eux-mêmes la fabrication. Le designer-architecte-urbaniste vient sensibiliser, accompagner à la construction commune mais aussi léguer un savoir-faire, donner une réelle compétence partagée.

5 // Françoise CHOAY, (1925 -), historienne des théories et des formes urbaines et architecturales.

6 // Association Horizome (Strasbourg), invite à l'échange, et tente de révéler les dynamiques locales par une approche favorisant les interactions entre différents acteurs du territoire.

DE LA FRAGILITÉ À LA FRUGALITÉ

«Les femmes avaient le souci que tout soit beau et elles allaient dans les petits détails. On voyait maintenant que la journée s'organisait comme quand on commence à construire une maison: c'est d'abord un tas de pierre, un tas de sable, puis un carré de fossés creusés dans la terre, puis un mur qui affleure au sol et c'est la fondation. Puis les murs montent, puis ils se couvrent d'un toit, les fenêtres s'ouvrent, les cloisons s'entrecroisent et voilà désormais un endroit où l'on peut vivre, avec des chambres au nord, des chambres au sud, des couloirs dans lesquels chante le vent d'est et, des quatre murs maîtres, quand vient midi, deux sont à l'ombre, deux sont au soleil, et la ligne médiane qui sépare le jour de la nuit passe par la diagonale du toit.»

GIONO Jean, *Que ma joie demeure*, 1935

Habiter c'est prendre soin d'autrui¹. L'accueillir chez soi et faire du chez-soi un chez-nous temporaire ou permanent. Cette ouverture à l'autre se fait en parallèle d'une ouverture au monde et à ses diversités. En effet, on ne peut pas être attentif à son voisin sans l'être aussi à l'être vivant qu'est la plante qui germe entre les pavés. L'écologie soutient une relation saine à notre environnement mais ne peut-on pas parler aussi d'une écologie humaine, vers une éthique comme écologie intégrale²?

Cette attention à ce qui nous entoure est mise en lumière dans quatre démarches architecturales fortes. La première est l'écoquartier Vauban de Fribourg-en-Brisgau³ construit à partir de 1996 à partir d'une friche militaire dans laquelle des gens habitaient. Quand la mairie a proposé un nouveau projet à cet endroit-là, elle a pris en compte le fait que des gens habitaient déjà ici et elle a proposé de les y inclure. C'est pour cela que les noms des concepteurs n'est pas énumérable : il y a beaucoup de gens qui ont participé à

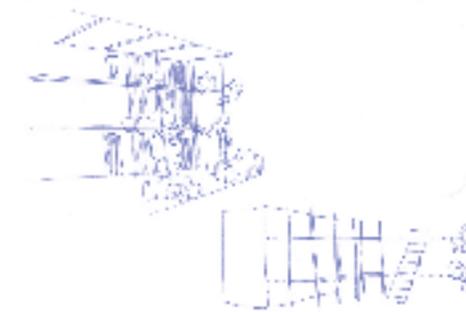
1 // Cette dimension de "prendre soin" se rapproche de l'éthique du care développée depuis plusieurs années depuis les États-Unis.

"Prendre soin de l'autre, ce n'est pas penser à l'autre, se soucier de lui de manière intellectuelle ou même affective, ce n'est pas nécessairement l'aimer, c'est faire quelque chose, c'est produire un certain travail qui participe du maintien ou de la préservation de la vie de l'autre, c'est l'aider ou l'assister dans ses besoins primordiaux comme manger, être propre, se reposer, dormir, se sentir en sécurité et pouvoir se consacrer à ses intérêts propres. Alors que le care ne concerne que les personnes malades, le care concerne tout un chacun, du début de la vie jusqu'à la fin. Pas de vie possible sans care."

PAPERMAN Patricia, LAUGIER Sandra, *Le souci des autres, éthique et politique du care*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2005, p301.

2 // source : wikipedia.org : Michael E. ZIMMERMANN et Sean ESBJÖRN-HARGENS ont appliqué la théorie intégrale de Ken WILBER à l'écologie, pour introduire le concept d'écologie intégrale à la fin des années 1990. Il s'agit de réconcilier l'écologie humaine et l'écologie environnementale classique. L'écologie intégrale a été introduite en France par Falk VAN GAVER en 2007 dans un article de L'Homme nouveau, « Pour une écologie intégrale ». Gaultier BÈS, avec Marianne DURANO et Axel NORGAARD ROKVAM, empruntent l'expression dans *Nos limites, pour une écologie intégrale*, en 2014.

3 // cf annexe 2



ce projet, autant des agences d'urbanisme que des personnes qui y vivent de manière alternative. Les formes créées pour ce lieu deviennent l'emblème du vocabulaire des écoquartiers : balcons en enveloppe, couleurs des bardages bois, absence de clôture et profusion végétale. La deuxième démarche met en valeur la manière dont on peut récupérer les matériaux présents localement et les utiliser pour construire de l'habitat pour des personnes précaires. C'est un des projets du RURAL STUDIO, formation en architecture de l'université d'Alabama. Cette Shiles House a été construite à partir de pneus recyclés et de poteaux électriques dans le cadre de projets étudiants mais avec une qualité architecturale qui écrit un nouveau langage. L'utilisation de matériaux recyclés crée des espaces lumineux aux diagonales osées. L'espace est adapté à la personne qui y habite tout comme la troisième démarche mais d'une autre manière.

Alejandro ARAVENA construit au Chili à partir de 2003 dans une ancienne zone de bidonvilles un complexe d'habitations salubres. Il choisit de considérer la capacité auto-constructive des habitants déjà présents pour ne pas l'effacer. Cette posture amène Aravena à bâtir des bases en béton, répétitives et peu



tout en laissant libre cours à l'inventivité des habitants. Le bloc standard devient une maison qui exprime qui ils sont : les fenêtres parlent¹, les murs sont colorés. Chacun rend personnelle sa maison. Le dernier exemple est encore plus contemporain. Les Grands Voisins sont un lieu d'impulsion de vie dans un espace vacant en ville. Cet ancien hôpital va être transformé en écoquartier en 2018. Mais le temps de sa vacance, l'Association Aurore est chargée de l'habiter avec les 600 hébergés d'urgence qu'elle accueille. Elle s'est associée à Plateau Urbain pour y faire aussi travailler 1200 personnes dans les anciens locaux et au collectif de design Yes We Camp pour animer le site et favoriser les relations entre hébergés, travailleurs et publics. Ils proposent d'y impulser tous types d'usages : l'espace austère est réapproprié, coloré, réanimé. Un bar, un potager, un banya, des jeux à grande échelle aussi. C'est un nouveau foyer de vie urbaine à l'intérieur du tissu urbain.

Ces projets montrent qu'avec peu de choses on peut impulser de nouveaux usages, activer de nouvelles manières d'habiter les villes, transgresser les habitudes pour de nouvelles urbanités.

¹ // Tous les ans, les différentes associations des «Fenêtres qui parlent» se regroupent pour proposer une traduction métropolitaine de cette tradition qui permet de donner un caractère particulier à de nombreuses rues de la Métropole lilloise en associant habitants et artistes. La fenêtre, c'est la frontière entre le public et le privé, c'est l'espace de dialogue entre l'intérieur et l'extérieur. Les fenêtres changent le quotidien des rues, suscitent ainsi la curiosité des passants, leur émotion, leur questionnement et pourquoi pas la rencontre entre passants et exposants, tout simplement entre habitants. source : <http://www.lesfenetresquiparlent.org/>

Co-Habiter la ville fragile // Etat-Providence / Etat-Residence

Formes de l'habitat solidaire une véritable hospitalité urbaine : et si on (co-)habitait les bâtiments publics désaffectés, pour une durée (in-)déterminée ?

Juin 2017 à la Cité Gaujot : Après des années de recherche, les bâtiments vacants de l'aile F ont enfin trouvé des occupants. C'est une colocation assez curieuse qui s'est installée : Ici, tout le monde est le bienvenu pour participer à ce projet d'habitat collectif et solidaire. Nous construisons un «chez-nous » dont la durée est déterminée par la préfecture. Il correspond aux aspirations de plusieurs personnes prêtes à cohabiter : jeunes artistes, familles, sans-abri, migrants à la recherche de travail, étudiants, etc.

Rendons possible la conception de ce foyer d'hospitalité urbaine dès maintenant !

///

Faire notre maison nous-mêmes ?

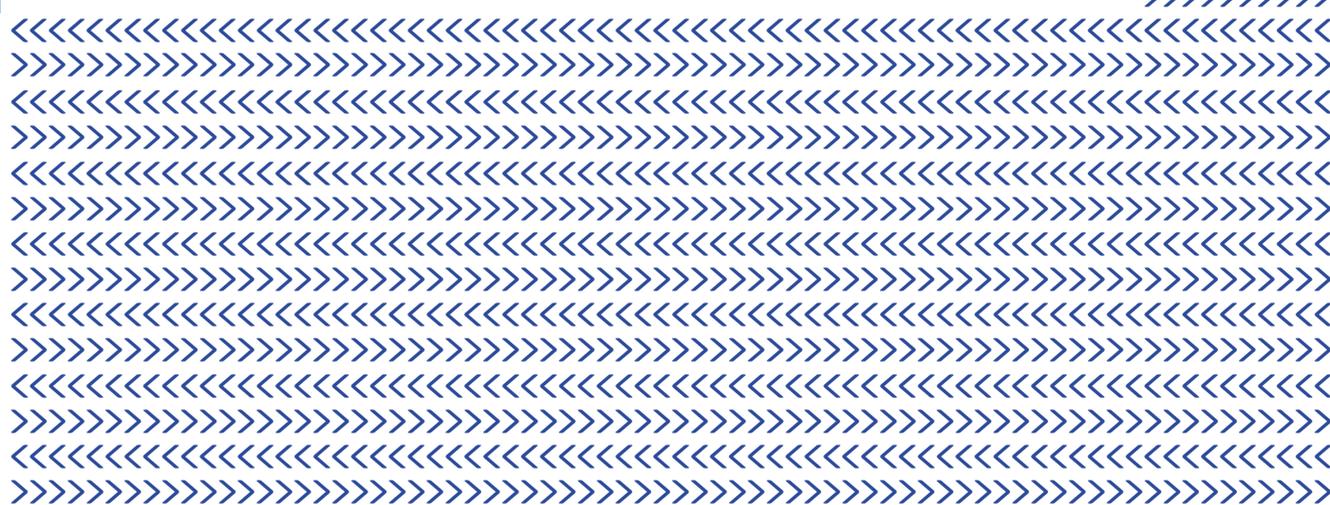
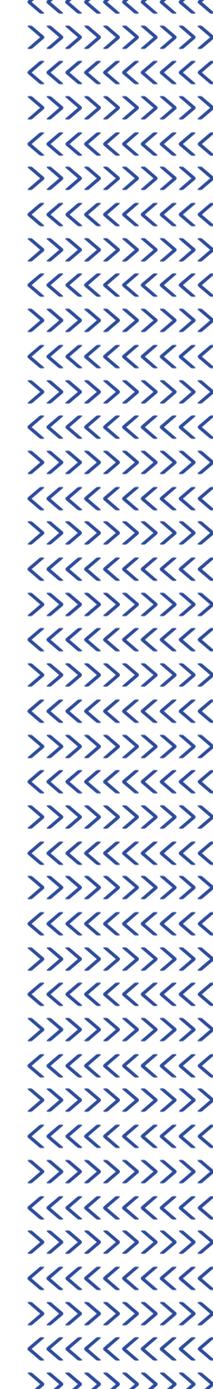
Si la Préfecture de Strasbourg continue dans la lancée de son partenariat avec Pétronille Camphuis, le groupe d'origines variées qui a été réuni autour du projet de l'étudiante pourra répondre par l'affirmative à cette question. Et en plein cœur de la ville ! Pétronille a emmené tous ces gens autour d'un projet d'habitat solidaire dans les bâtiments même de la préfecture. Pour co-habiter avec les administrations, elle a accompagné les réunions publiques, interrogé les futurs habitants, titillé les institutions : les bâtiments existent et sont chauffés ! Pourquoi ne pas y habiter ? Les ateliers qu'elle a mené tout au long de l'année ont permis d'expérimenter des manières de s'installer dans ces bâtiments : bulles de confort, cabanes, modules, etc. Des entreprises en démolition ont été contactées pour collaborer aux futurs chantiers ouverts. Il ne reste plus qu'à enlever les palissades de chantier, inviter les bricoleurs du dimanche et les curieux pour construire ensemble un foyer de vie tourné vers la Krutenau et les Universités !



REVALORISER

LA

VACANCE



VILLE ÉCOSYSTÈME

L'inconnu fait peur. Le voisin qu'on n'a jamais croisé peut intimider. Les rues qu'on n'a jamais empruntées semblent sauvages. La ville dont on ne comprend pas les règles, les rythmes et les relations devient un monstre à notre regard. Forcés pourtant d'y vivre, nous nous en protégeons en nous y rendant hermétiques¹. Comme dans un environnement hostile, comme dans une forêt agitée par tous ses habitants invisibles et menaçants. La ville est cet espace inconnu, cet écosystème qui nourrit son gigantisme². Pourtant, cet écosystème déraile, il produit en quantités industrielles des déchets qu'il ne revalorise pas et se laisse gangréner par des organes qu'il ne soigne pas.

Peut-on rêver à une ville qui pousse de ses déchets, qui renaît dans ses peaux mortes ? Ne serait-ce pas dans ce qu'elle laisse tomber au sol qu'elle pourra repousser³ ? Au lieu de décrépiter, ne peut-elle pas faire de ses cellules

1 // SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, Payot, coll. "Critique de la politique", 1989.

2 // cf annexe 5

3 // Le festival Bellastock en France et le collectif Rotor en Belgique travaillent sur la revalorisation des déchets du bâtiment. Mais les déchets peuvent être les bâtiments eux-mêmes, les squats, les friches, les dents creuses. Vers quel monde va-t-on? Vivre dans l'ancien permet de ne pas le momifier, et même de se l'approprier pour construire l'avenir. Le palimpseste urbain est la plus grande qualité de nos villes, car il inscrit l'homme dans une dimension temporelle qui le dépasse, et dans lequel il peut laisser une trace. Dans la nature, chaque printemps vient recouvrir les années précédentes, sans les faire disparaître mais en venant les intégrer, les digérer, les accueillir pour y grandir. La forêt n'est rien sans ses feuilles qui tombe et refondent son humus. Qu'est-ce qu'est la ville si elle fait table rase du passé, ou bien le rend inaccessible en le plongeant dans la formol du patrimoine à protéger? Protéger des attaques ou aménager selon la vie actuelle?

4 // La coopérative Plateau Urbain s'attache justement à mettre à disposition ces millions de m² disponibles dans Paris à tous les acteurs (propriétaires et occupants) intéressés.

vides des foyers de revitalisation ? Les bâtiments vacants n'offrent-ils pas des milliers, voire des millions de mètres carrés disponibles pour donner vie à de nouvelles énergies urbaines⁴ ? Si on les regarde ainsi, ces



"Les bâtiments individuels tendent toujours davantage à être conçus comme des objets techniques autonomes, branchables, greffables ou raccordables à un système d'infrastructures, libérés de la relation contextuelle qui caractérisait les oeuvres de l'architecture traditionnelle."

Françoise CHOAY

lieux ont un réel potentiel, et échangent leur étiquette de "nid à émeutes" contre celle de "vecteur de vie". Mais la façon dont ils vont être vécus nécessite aussi qu'ils soient appréhendés dans un écosystème global : conçus jusqu'à leur mort, ou jusqu'à leur réutilisation. La pierre des pyramides antiques provenait d'anciens temples désuets. Démontés, ces derniers disparaissaient pour donner forme aux nouveaux espaces de vie du peuple qui évoluait. Nos villes contemporaines craquent. Elles ont bâti des remparts. Des faubourgs s'y sont ensuite greffés jusqu'à s'étendre à des villages qui n'existent encore aujourd'hui que dans le nom d'un quartier de nos métropoles. Ces dernières se sont toujours plus étendues, mais cette expansion a une limite humaine : on ne peut plus écarteler les gens entre leur travail et leur famille. On ne peut plus les abêtir de trajets interminables dans des conditions bestiales. Ce corps-ville qui est lui-même écartelé ne fait que survivre à des cicatrices qui se rouvrent d'année en année. Alors pourquoi ne pas chercher à soigner cet écosystème, cet organisme, à échelle humaine ? En redimensionnant à leur échelle la vie des

"Plateau Urbain vise à redonner vie à court terme à un certain nombre de bâtiments, pour réanimer des zones pour l'instant délaissées afin d'orienter leur attractivité à plus long terme. A l'heure où la transition vers des modes de vie plus durables devient une exigence centrale pour tous les acteurs de la ville, le développement de nombreux espaces et la création de formes de mixité inédites entre activités, vie associative et sociale, arts et culture vivante soutient la vision d'une métropole de la proximité."

citadins, et en leur donnant de construire leur monde : par le faire, puis par les mots, puis par les lois. Si chacun est acteur de son monde, il (re)deviendra acteur de sa société. Et n'est-ce pas lorsque chacun se soucie du bien social que la société a toutes les cartes en main pour aller mieux ?

Françoise CHOAY montre dans *L'allégorie du patrimoine* que l'urbanisme de réseau qui modèle nos villes met à mal la compétence innée d'édifier. Construire est un acte qui consiste actuellement en majeure partie à se brancher sur un réseau¹. Cette logique de branchements oublie le travail artisanal des bâtisseurs² et la place du corps dans l'espace. Françoise CHOAY rappelle la nécessité d'un corps à corps entre le patrimoine et le corps humain, pour passer outre l'hégémonie de la vision et des images pour une kinesthésie totale. Être plus capable de continuer le patrimoine que le remplacer :

«Dès lors qu'il cessera d'être l'objet d'un culte irraisonné et d'une «mise en valeur» inconditionnelle, ni relique, ni gadget, l'enclos patrimonial pourra devenir le terrain sans prix d'un rappel de nous-mêmes à l'avenir.»



Ces réflexions ouvrent les portes à la transgression de la muséification de la vacance ou de la destruction systématique de l'inutile.

L'écosystème urbain se double d'un modèle humain organique d'interdépendance facile. Le Collectif Saprophytes développe dans sa pratique un modèle rhizomatique, holistique. Ils considèrent la ville et la vie comme des écosystèmes sans hiérarchie les plus résilients possibles. Ils proposent une approche incrémentale du projet : faire et expérimenter

1 // CHOAY Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, éd. Seuil, 1992.

«L'impact des « nouvelles technologies » sur le milieu bâti des sociétés de la deuxième moitié du XXème siècle peut être résumé par la généralisation et la consécration d'un «urbanisme de réseaux», c'est-à-dire par le déploiement, à l'échelle des territoires et de la planète, de réseaux d'infrastructures techniques, associées au hors d'échelle des réseaux de télécommunications. Ce processus de réticulation de l'espace physique naturel et aménagé est sous-tendu dans son fonctionnement par une nouvelle logique. Cette logique de branchement se distingue et s'oppose aux traditionnelles logiques locales d'articulation du cadre bâti, qui se fondent sur la solidarisation des éléments construits entre eux et avec leur contexte naturel et culturel. Les réseaux (fluides, énergies, transports, information...) constituent un dispositif sur lequel il suffit à n'importe quel établissement humain - minuscule ou gigantesque, singulier ou formé d'un agrégat d'unités innombrables - de se brancher pour pouvoir fonctionner.»

2 // Le travail de l'artisan bâtisseur est défendu à l'origine du design par John Ruskin en Angleterre et par Viollet-Le-Duc en France. Dans leurs ouvrages et leurs œuvres, ils posent les bases de la réflexion continuée par William Morris, le mouvement Art&Crafts et l'Art Nouveau.



dans un processus continu³. Ils construisent des organismes urbains à échelle humaine⁴. Leur attention aux délaissés urbains dirigée vers une autonomie des quartiers montre un positionnement inclusif de leur part. De la forme associative, ils se sont récemment formés en coopérative, pour que leur gouvernance soit assumée par tous les acteurs. Cette forme juridique autonome favorise les connexions pour envisager un parallèle humain à la permaculture⁵.

Le modèle coopératif a récemment été apposé à l'habitat. Pourquoi devenir coopérateur ?

«La coopérative d'habitants permet un accès à un logement stable, dans un bâtiment de qualité, à un prix raisonnable. La coopérative permet d'accéder à un logement d'autant plus adapté aux besoins du locataire qu'il a participé à sa conception. La coopérative d'habitants permet la mise en commun d'espaces et de services (salle polyvalente commune, buanderie) pour favoriser la solidarité. La coopérative d'habitants permet le développement de la vie sociale et des solidarités de voisinage. L'implication des coopérateurs, les efforts de mutualisation de moyens et des espaces et le souhait d'éviter les intermédiaires permettent d'offrir des loyers inférieurs aux prix du marché.»⁶

Le marché du logement est particulier car il répond à un droit fondamental de chaque personne, tout en étant en expansion constante car les villes s'agrandissent. Les acteurs y sont riches. Mais de plus en plus, les bailleurs sociaux qui gèrent l'accès à l'Habitat à Loyer Modéré se soucient d'une véritable qualité de vie dans leurs logements.

3 // Conférence à l'ENSAStrasbourg, 17/01/2017. Le collectif s'inspire de la démarche de Lucien Kroll, qui a notamment construit la Mémé de Louvain (cf English Mémoire).

4 // Lors de l'atelier "Rassembler" à la MJC du 15/03/2017, j'observe aussi que le passage à l'échelle 1 permet une implication totale des enfants, une capacitation aussi à construire leur espace de vie.

«Les ateliers de Morgane et Pétronille ont permis aux enfants de construire et utiliser des dispositifs à l'échelle de leur corps. Ils ont pu construire les mobiliers qu'ils avaient préalablement imaginé. Un moment intense où ils ont pu se rendre compte que la phase de co-conception se transforme en co-construction. Celui de Solène et Florent les a fait investir la rue en entier, se confronter aux autres usagers de l'espace public. Le travail de maquettage des précédents ateliers a anticipé cette construction grandeur nature : leur permettre de comprendre la progression dans leur travail a permis une vraie implication. Ils deviennent acteur.trice.s, initiateur.trice.s de nouvelles formes et ils se retrouvent personnellement dans les rôles qui leur sont proposés.»

5 // *«La permaculture est une méthode systémique et globale qui vise à concevoir des systèmes (par exemple des habitats humains et des systèmes agricoles, mais cela peut être appliqué à n'importe quel système) en s'inspirant de l'écologie naturelle (biomimétisme) et de la tradition. Elle n'est pas une méthode figée mais un « mode d'action » qui prend en considération la biodiversité de chaque écosystème. Elle ambitionne une production agricole durable, très économe en énergie (autant en ce qui concerne le carburant que le travail manuel et mécanique) et respectueuse des êtres vivants et de leurs relations réciproques, tout en laissant à la nature « sauvage » le plus de place possible.»*

source : wikipedia.org

6 // source : habicoop.fr

Pour cela, ils font appel à des architectes pour animer un temps d'appropriation des espaces communs (comme lors de mon stage chez Quand Même¹ cet été) ou bien s'associent avec des habitants d'autres classes sociales qui sont porteurs de projets de qualité (comme au Village Vertical²). Cela permet d'ouvrir les ghettos du logement social, qui gangrèment les villes et sont le foyer d'insalubrités en grand nombre. Cependant, l'accès à un logement de qualité, sur lequel on peut intervenir pour le modeler selon son propre mode de vie, semble réservé aux architectes (avec leur tant recherchées maisons d'architectes) ou aux catégories sociales ayant des revenus élevés (pouvant ainsi investir dans des typologies telles que les coopératives d'habitants). Or cela ne fait qu'augmenter les fractures sociales et les frontières ségrégatives des villes.

Dans ce contexte, je cherche à allier la qualité de la coopérative d'habitants avec la diversité de publics que l'on trouve aux Grands Voisins ou dans les éligibles aux HLM. Les concurrents sont rares, et jouent chacun sur des caractéristiques de leur terrain propre (aux Grands Voisins, l'enjeu du temporaire et du social). Les formes de mise en place des projets sont variées, et relèvent majoritairement de partenariat avec les administrations publiques qui font confiance aux organismes programmeurs des lieux. Je souhaite donc étudier la possibilité de créer une association d'habitants à laquelle chacun peut accéder, malgré les différences financières. Je suis

convaincue que redonner aux demandeurs précaires un droit et une capacité d'aménagement sur leur propre habitat est un véritable moyen de signifier l'égalité de tous devant la maison. Il serait bon que le financement soit en partenariat avec un service public, mais aussi autogéré par une activité commerciale interne à l'habitat. Peut-être serait-ce le lieu de questionner la cohabitation des espaces de travail et d'habitat. Car les logements sont aujourd'hui vides le jour tandis que les bureaux le sont la nuit. Pourquoi ne pas construire un immeuble où les activités font vivre continuellement le lieu, comme un organisme ?

1 // Entreprise Quand Même, née du collectif Dérive, d'architecture, scénographie et paysagisme. "Quand même explore les champs de la fabrication urbaine et du paysage au moyen de constructions agissant sur le territoire et ses usages."

2 // Le Village Vertical est le symbole de la coopérative d'habitants en France. Projet monté à Villeurbanne depuis 2005. "un habitat social et écologique initié et conçu par ses habitants, dont ils sont, collectivement, l'unique propriétaire, et qu'ils gèrent démocratiquement, sans spéculation ni but lucratif."

FAIRE SIGNE VERS LES POSSIBLES

Les images de la ville sont grises et l'imaginaire qu'on en a aussi. Avec un regard sémiologique, on voit que, dans cet espace homogène, l'ouverture des possibles peut se faire de différentes manières. Le travail de Dérive dans les quartiers de Nantes¹ peut être comparé aux interventions de l'association des Enfants de Don Quichotte en décembre 2006² : chacun a posé dans l'espace des dispositifs mobiles et colorés qui se déployaient jusqu'à interpeller les passants. Revendication du côté du canal Saint-Martin et participation au projet de renouvellement urbain de l'autre. Les objets posés dans l'espace par ces deux projets manifestent un discours de possibles mais aussi une temporalité qui n'est pas celle du pérenne. Elles appellent à une pérennisation, ouvrent les possibles. Les assemblages de bois et d'échelles, légers, les tentes de plastique, frêles, montrent que la situation spatiale mise en place est temporaire. Ils affirment ne pas vouloir être définitifs, et justement chercher à modifier sans établir déjà la solution.

Les deux projets développent des stratégies pour montrer le temporaire : la tente Quechua, matière première, est déployable en deux secondes. Elle se replie en trois gestes et devient une feuille ronde de plastique, comme une mallette de travail pour reprendre le rythme des déplacements parisiens. La tente peut être déployée dans tout angle de rue, et peut se répandre dans le paysage urbain par touches de couleur. Souplesse de la toile,



souplesse du déplacement, poids de la vie qui l'habite.

L'Atelier Mobile peut lui se replier sur les châssis à roulettes et se retrouver dans le cœur d'îlot voisin la semaine suivante. Les planches sont démontées, posées verticalement le long

«Habere n'est pas d'abord «avoir» mais «se tenir». Habitus désigne la manière d'être, ce qu'on appelle de façon révélatrice l'aspect extérieur, le dehors. Habiter n'est en rien posséder, s'installer, se protéger. C'est au contraire s'exposer au-dehors. Plus exactement, l'habitation est chaque fois un mode propre de se rapporter (de se livrer) au-dehors. Avant d'être l'ostentation (la façade), l'essence de l'habitation est l'issue, l'ouverture. Habiter déjoue l'opposition de l'économique et de l'anéconomique, du dedans et du dehors. Habiter n'est pas familier, c'est l'insolite même. Jamais lui-même. En transit.»

Philippe LACOUÉ-LABARTHE «Habiter»

des échelles et emmenées par les enfants et les usagers de l'espace pour répandre des taches bleues et jaunes dans l'univers grisâtre du quartier. Les concepteurs des deux interventions, association et collectif d'architecture, veulent aussi dire que la situation qu'ils installent n'est pas celle souhaitable mais qu'il faut l'implication de chacun (ceux qui ne peuvent plus se promener le long du canal, ceux qui passent leurs journées aux fenêtres de leurs appartements, ceux qui traversent sans regarder ces zones urbaines) pour une transformation adéquate³.

Cette implication du passant, de l'habitant, de la personne concernée est demandée aussi par des campagnes d'affichage dans différents buts : appel au don, appel à participation et invitation à la réflexion⁴. Par une police linéale en haut-de-casse et une ligne ascendante qui établit un dialogue dans l'image, la campagne #OnAttendQuoi et la Collective Folie de Kawamata interpellent

dans le paysage quotidien. Le spectateur se sent concerné grâce à l'identification à des grouillots, à des portraits en regard caméra ou encore à un dessin qui semble naïf mais qui révèle très efficacement le processus dans lequel le spectateur va entrer. C'est en effet des processus qui sont mis en lumière et non des images finies de projets. Chacun est invité à entrer dans une histoire à laquelle il peut prendre part à son échelle. L'affiche du Meet-Up parle particulièrement d'un geste architectural possible dans les vides de la ville.

Ces derniers sont abandonnés, squattés ou privatisés. La pratique du squat ne prend soin ni des espaces ni des personnes y résidant. La privatisation peut contraindre les usages comme à Londres, ou bien être le foyer de déclenchements de possibles comme à

1 // Atelier Bottière Mobile dans le quartier Bottière à Nantes, conçu et construit par le collectif Dérive pour assister l'atelier Osty et Associés dans la consultation des habitants sur le projet de renouvellement urbain.

2 // Occupation des rives du canal Saint Martin à partir de décembre 2006 par l'association des Enfants de Don Quichotte qui lutte contre le mal-logement.

3 // cf annexe 4

4 // Affiche pour Collective Folie - été 2013 - Parc de la Villette - Paris. Visuel : Tadashi Kawamata Conception Graphique : Hartland Villa 2013 / Affiche pour le Meet-Up d'Urbanisme Temporaire - 24 novembre 2016 - Pavillon de l'Arsenal - Paris. Graphiste : Hubert Poirot-Bourdain / Affiche de la campagne #Onattendquoi de la Fondation Abbé Pierre - 2016. Graphiste : Ici Barbès

Darwin¹ ou aux Grands Voisins². Ces deux derniers exemples tirent leur richesse d'un bâti patrimonial qu'ils ne muséifient ni ne détruisent mais viennent y impulser de nouvelles urbanités : cohabitation entre hébergés d'urgence et occupants, tourisme frugal, jeux à grande échelle, réflexions culturelles, etc. Les gens y sont de passage ou s'y installent. Ces nids de vie urbaine correspondent aux modes de vie actuels des habitants nomades de nos villes. Ce nomadisme³ rappelle celui ressenti quand on visite le château de Chambord. Immense, vide, jamais meublé, cet édifice est l'emblème d'une époque où les habitants migraient de château en palais, y déployant coffres et tapisseries. Dans un contexte contemporain de crise migratoire, ne peut-on pas regarder la vacance comme un possible pour habiter nos villes, en nomades, migrants, pèlerins, tout en y fondant des écosystèmes humains, des micro-sociétés prenant soin d'autrui ?

Les démarches du Collectif Dérive et de Tadashi Kawamata proposent de construire quelque chose pour faire signe vers des manières d'habiter possibles, des usages insolites mais envisageables qui correspon-

draient aux modes de vie urbains actuels⁴. Ils invitent tout un chacun à y prendre part à son échelle. Plateau Urbain développe quant à lui une plateforme où les propriétaires de bâtiments vacants ainsi que les candidats pour les habiter le temps de la vacance sont mis en relation. L'intérêt de cette démarche a été mis en lumière par le nombre de dossiers déposés lors des premiers appels à candidature. Chaque acteur doit pourtant y décrire son intérêt pour un projet qui se veut commun et court et qui pourrait en cela être rejeté dans les modes de pensée individualistes. Mais cette opportunité de la mise en réseau entre les occupants montre que cette nouvelle manière d'accéder à un espace de travail correspond à un vrai besoin jusqu'ici dissimulé.

1 // L'écosystème Darwin est un incubateur urbain dans une friche militaire de Bordeaux. La fabrique alternative d'un morceau de ville est mise en place par le privé mais ouverte à tous : des skate park, le plus grand restaurant bio de France, des espaces de coworkings et bientôt du logement. L'écosystème est autofinancé, par les recettes internes. La friche qu'il a réaménagée lui a été vendue en 2009 par la mairie pour un coût minimal, et cela a permis à Évolution de lancer rapidement des aménagements d'ampleur. Grâce au soutien politique, il a pu développer de nouvelles formes d'occupation et d'activités dans des espaces désaffectés.

2 // Les Grands Voisins, par l'association Aurore, l'association Plateau Urbain et le collectif Yes We Camp. *«Et si, au lieu de les murer, on utilisait avec audace et générosité les lieux temporairement inoccupés ? Les Grands Voisins, c'est la démonstration qu'en plein centre de Paris, il est possible de faire exister, pendant quelques années, un espace multiple dont l'ambition centrale est le bien commun. Loger des personnes démunies, accueillir des associations et entreprises solidaires, favoriser la présence d'artisans et de créateurs, partager des outils et des espaces de travail, créer un parc public d'un genre nouveau, avec des activités pédagogiques, culturelles et sportives, ouvertes aux résidents, comme aux riverains et aux touristes. Bienvenue chez Les Grands voisins ! Dans l'ancien hôpital Saint-Vincent-de-Paul, bientôt transformé en quartier de ville ouvert et connecté, venez faire l'expérience d'une autre manière d'habiter la ville.»*

3 // Les locataires en France restent en moyenne moins de 4 ans dans leur logement, «Les 10 chiffres à retenir sur le marché locatif», L'Expansion.com, publié le 01/03/2011 à 18:11. Et 48,8 millions de Français -plus des trois quarts de la population- habitent en ville, selon les données 2012 de l'Insee, et 54% de la population mondiale vit dans les zones urbaines, une proportion qui devrait passer à 66% en 2050 a indiqué le service des populations du Département des affaires économiques et sociales de l'ONU dans l'édition 2014 du rapport sur les perspectives de l'urbanisation.

4 // cf > habiter la ville | appel à habiter le monde. Richard Sennett montre que les citoyens manquent aujourd'hui des outils adaptés à leurs modes de vie et que cela influence les crises sociales et technologiques.

IMMERSION URBAINE POUR CHORÉGRAPHER LES RELATIONS URBANISÉES

On a longtemps pu reprocher aux projets urbains d'être déconnectés des réalités humaines et urbaines et de ne pas prendre en compte les habitants¹. Ces projets sont vendus à partir d'une image finale en perspective, avec des grouillots souriants et lisses intégrés. Des palissades vont se dresser pendant des mois et des années le long des trottoirs entre le chantier et la rue rendant inaccessible la fabrique de la ville². Patrick BOUCHAIN défend dans sa démarche la puissance du non-expérimenté³. Par l'immersion sur les terrains, les "tranches de vie partagées"⁴, la vie sur le lieu qui va être transformé, le designer va pouvoir interroger et soutenir l'imaginaire collectif de la vie urbaine. Il s'appuie sur la connaissance pratique de l'architecture partagée par chacun du simple fait qu'il habite. Il vient leur donner la parole, en utilisant les langages utilisés par tous (jeu vidéo comme les Sims, dessin, photographie, prototype). Dans l'ouvrage collectif *Pas de toit sans toi*, Sophie RICARD, collaboratrice de Patrick BOUCHAIN, montre la nécessité d'une perma-



1 // Les projets d'aménagement concernent des sommes importantes qui ne rentrent pas toujours dans les budgets des municipalités. Investir sur tout le temps de la construction n'est pas toujours donné à des petites communes et ces limites amènent une détérioration des espaces partagés ainsi qu'une fracture entre les quartiers des villes. L'aménagement peut alors être pris en charge par des entrepreneurs privés, comme les rues de Londres par exemple. Mais la capacité de donner alors des règles à ces espaces favorise la ségrégation spatiale et la gentrification. D'autres pistes sont explorées : l'ouverture alternative d'espaces privés pour des usages publics, l'aménagement associatif des espaces publics ou encore la collecte de fonds auprès des futurs usagers des espaces. Ces solutions permettent de sortir des critiques régulièrement attribués aux projets d'être longs et décalés des réalités et conformes aux seules volontés des pouvoirs publics et au bon vouloir des promoteurs immobiliers. La consultation des habitants a été rendue obligatoire dans les projets mais elle est souvent bâclée car coûteuse et incomprise. Vue comme un poids inutile dans les décisions d'aménagement, elle devient une justification pour certains aménagements inadaptés. Pourtant, les premiers usagers de ces projets sont les habitants qui vont y vivre. Se développe pour répondre à ce paradoxe une nouvelle maîtrise dans le binôme maîtrise d'oeuvre / maîtrise d'ouvrage : c'est la maîtrise d'usage qui travaille à toujours mieux inclure les usagers (habitants, travailleurs, commerçants, etc) dans les processus longs de mise en place des projets urbains. La gouvernance des projets s'adapte à de nouvelles pratiques pour une meilleure adaptation à la vie réelle du bâti.

2 // La 27e région, *Chantiers ouverts au public, Design des Politiques publiques*, un ouvrage orchestré par Pauline Scherer, éd. La documentation française, octobre 2015

3 // BOUCHAIN Patrick, conférence à l'ENSAStrasbourg, 11/01/2017

4 // Sarah MÉDALEL, du Collectif Ne Rougissez Pas, lors des Rencontres InSituLab 2017, le 09/02/2017, durant des échanges avec Grégoire Zabé et le laboratoire Urbanité Engagée.

nence architecturale sur les projets de réhabilitation urbaine. Pour ne pas uniformiser les villes et en déposséder les habitants, l'habitat social est particulièrement concerné. Il est en effet souvent l'objet de grands projets, avec expulsion et remise à neuf. Sophie RICARD et Patrick BOUCHAIN défendent une "autorisation de faire" et appellent à travailler dans les failles des villes pour repousser l'isolement et atteindre l'objec-

tif des lois en détournant les usages programmés. Un architecte doit éviter des projets de trop grande envergure, ne pas chercher à standardiser pour devenir le soutien des personnalités habitantes. En défendant l'expérimentation à petite échelle, ils prônent l'immersion dans les lieux pour y détecter et activer des usages, y faciliter les cohésions de groupe et y prototyper des urbanités.

«L'essence du projet est d'affirmer que nous sommes tous habitants : le locataire du logement à rénover comme l'architecte, le politique comme l'ouvrier. Il est donc logique d'interroger l'usage du point de vue de chacune des personnes impliquées. [...]

Le projet de Boulogne-sur-Mer fut une expérimentation et la question se pose de savoir si elle peut être généralisée. On m'explique souvent que je n'ai suivi que soixante logements alors que les projets de réhabilitation urbaine en concernent des centaines. La question de la généralisation ne se pose pas en termes d'échelle de grandeur. Un architecte ne peut pas suivre un trop grand nombre de logements : l'approche devient forcément anonyme et standardisée et ne fonctionne pas. Ce qui devrait être généralisé, c'est le principe de permanence et de participation des habitants. Sans aller nécessairement jusqu'à habiter sur place comme je l'ai fait, nous pourrions imaginer que des jeunes, dans le cadre de leur service civique par exemple, interviennent de manière significative dans les logements à rénover ou à construire, qu'ils abordent la question en tant qu'habitant avec d'autres habitants. Construire concerne tout le monde et tout le monde sait un peu construire : cela permet de se rencontrer autour du faire, d'agir concrètement ensemble. Ce qu'il faut généraliser, c'est précisément l'idée qu'il ne faut pas généraliser ! Chacun possède une manière d'habiter qui lui est propre et cela participe de sa singularité. En ce sens, l'architecture n'est peut-être par définition qu'une multitude de petites expérimentations.»

Sophie RICARD, *Pas de toit sans toi, Réinventer l'habitat social*,

L'architecte Julien BELLER¹ défend lui une posture là où la commande n'existe pas. Il vient défricher des espaces autres avant que la commande n'existe. Bien que la misère ne soit pas souhaitable, elle est la mère d'innovations notables : par sa propre habitation des lieux où il travaille (comme le fait l'université foraine de l'agence Construire²), il remet l'usager comme acteur de la transformation de la ville. Il parle d'incrémentalisme, il avance au fur et à mesure, en ne présupposant pas ce qu'il faut et en ne commençant pas par une image finale. Il adopte aussi une approche narrative et fictionnelle du projet pour ne pas être trop sérieux et faire appréhender par tous les enjeux³. Dans des interstices urbains, ses architectures viennent raconter de "jolies histoires". Ces cellules d'incubation et d'expérimentations urbaines ne fon-



tionnent qu'à leur échelle, celle d'un bâtiment, d'une rue, d'une cité ou d'un quartier. Si elles s'étendent, elles nécessitent une généralisation de solutions, une standardisation qui ne soutient plus les individualités. Ouvertes sur la ville, elles changent les modes de vie urbains, les manières de faire la ville, les réflexes de construction. Elles qualifient l'injonction à la consultation dans les projets d'urbanisme en la transformant en un partenariat où les citoyens ont effectivement un

1 // Julien BELLER, conférence du 12/01/2017 à l'ENSAStrasbourg. Notamment architecte du centre d'accueil des migrants à Paris avec, notamment, ses bulles en toile soufflées blanches et jaunes.

2 // Le qualificatif "forain" a été donné par Patrick BOUCHAIN car il exprime un caractère éphémère et mutualisable. «L'Université Foraine naît de la volonté de créer les conditions d'une rénovation urbaine d'initiative populaire, de conception démocratique et de production joyeuse. Elle naît de la volonté de rénover la démocratie par le faire, en nous mettant obstinément au travail d'agir à échelle humaine sur l'espace commun. Elle naît de la volonté de rénover la démocratie par la fête, en nous mettant ardemment au travail de trouver des réponses à la banale souffrance urbaine, au malaise quotidien de vivre ici, à la détresse continue et contenue de ne pouvoir imaginer une autre manière d'habiter là. Ici et maintenant, nous voulons mobiliser des personnes partageant un espace et un temps pour les transformer. Ici et maintenant, nous voulons saisir des problématiques urbaines d'intérêt général et les arracher au désintérêt généralisé dont elles semblent prisonnières. Ici et maintenant, nous voulons nous donner les moyens d'expérimenter par les actes, en contredisant les habitudes, en contrariant les rigidités réglementaires, en contrevenant à la sèche rationalité de bon aloi. Tout contre la ville, nous voulons la contrefaire avec et pour ceux qui l'habitent. Médiatrice entre corps et décors urbains, stimulatrice de projets et facilitatrice de leur réalisation, l'Université Foraine se veut ainsi laboratoire d'architecture située tout autant que laboratoire de démocratie appliquée. Ce faisant, elle veut rendre à la cité sa qualité de chantier infini. L'Université Foraine naît en outre de la volonté de créer les conditions d'une action pédagogique engagée et engageante, appliquée aussitôt formulée grâce à la réduction drastique de la distance séparant le savoir du faire. Elle naît de la volonté de faire sortir les étudiants de leurs écoles, les chercheurs de leurs laboratoires, les professeurs de leurs abris, le temps d'une conférence cruciale, d'une expérience in vivo, d'un stage en entreprise citoyenne, d'un dépaysement à deux pas. Elle naît du constat qu'autour de chaque situation d'action potentielle résident et travaillent d'innombrables personnes aux savoirs précieux et savoir-faire inouïs. Ici et maintenant, nous voulons offrir les conditions d'une école du faire pour, autant que possible, faire école. Dans l'interaction avec les situations, chacun peut apprendre dans les deux sens, outiller et s'outiller. Situés dans la ville, des écoles d'apprentis, des lycées techniques, des universités historiques, des conservatoires artistiques, des laboratoires d'excellence, des cercles d'initiés, s'avèrent nécessairement riches de compétences et de fantaisie, regorgent certainement d'outils et d'énergies vitales à la ville alentour. Corps étranger, l'Université Foraine se veut la médiatrice entre les écoles et leur territoire. Ainsi veut-elle ouvrir le chemin conduisant les élèves de spécialités diverses jusque sur leur propre terrain de vie, devenant ainsi leur terrain de jeu. L'espace d'un chantier, elle offre alors à la communauté étudiante la possibilité d'une expérience de terrain, de corps à corps, d'attachement à son propre monde. L'espace d'un chantier, elle rend aux écoles leur qualité de lieux de ressources, irriguant la ville, de lieux de secoursses, irritant la ville. L'espace d'un chantier, l'Université Foraine fait campus.»

3 // Lors de l'atelier Bâti du 15 décembre 2016 à la MJC, mené par le Laboratoire Urbanité Engagée, dans le cadre de "Rêve ta Ville", les enfants se sont vus attribuer des noms et des rôles extraordinaires (Gisèle, 54 ans, dompteuse d'ours, etc) qui les ont vraiment fait entrer dans le jeu et pour la première fois nous avons observé un mouvement commun.



pouvoir sur la ville⁴. En assurant une permanence de quelques mois sur une parcelle de la Petite Ceinture, le collectif Dérive⁵ a par exemple préfiguré les usages de cette friche des chemins de fer parisiens. Ateliers ouverts, maquetages, construction participative ont donné forme à une plateforme roulante servant de transport et de table de ping-pong, une estrade accueillant danses et tonnelles, le tout peint de surfaces et de rayures oranges, jaunes et turquoise. La complémentarité des savoir-faire de concepteurs a fait de cette permanence un véritable lieu d'inventivité. Le retour d'expérience laisse trace des possibles activés pendant la période impartie et appuiera peut-être d'autres phases d'habitation de cette vacance.

Centrés sur les branchements et les communications, les programmes urbains peuvent être revisités en arrêtant de programmer extrêmement précisément les espaces. Le designer ne communique plus un projet en VEFA mais vient s'implanter dans un lieu pour percevoir une manière de vivre et venir la soutenir par un ballet urbain. Françoise Choay montre bien qu'aménager c'est proposer des rapports entre le corps urbain et le corps humain⁶. Que l'un et l'autre se connaissent et s'approprient pour faire de nos villes des lieux de vie. Cette apprentissage nécessite un mouvement commun, à différentes vitesses et différentes échelles, facilité et activé par un écrivain de la danse urbaine.

4 // ARNSTEIN Sherry, échelle de participation citoyenne, CES Mars 2006

5 // Avec Aetç (programmistes), Des Cliques et des calques (architectes) et Bonjour cascade (graphistes).

6 // CHOAY Françoise, "la capacité d'édifier", in *Allégorie du Patrimoine*, éd. Seuil, 1992.

"Cependant, avoir replacé la question du patrimoine dans la perspective anthropologique qui est la sienne ne livre pas pour autant les moyens de se réapproprier la compétence d'édifier, c'est à dire d'entreprendre la traversée concrète et pratique du miroir patrimonial qu'il reste maintenant à évoquer. Cette traversée ne peut-être tentée que par la médiation de notre corps. Elle passe, précisément, par un corps à corps, celui du corps humain avec le corps patrimonial. Au premier, il revient de mobiliser et remettre en alerte tous ses sens, de rétablir l'autorité du toucher, de la cénesthésie, de la kinesthésie, de l'ouïe et de l'odorat même et de recuser ensemble les hégémonies de l'oeil et les séductions de l'image photographique ou numérique. Au second, incomberait un rôle propédeutique : faire apprendre ou réapprendre les trois dimensions de l'espace humain, ses échelles, son articulation, sa contextualisation, dans la durée de traversées, de tours et de parcours comparables au par coeur de la mémoire organique désormais négligée par l'institution scolaire et qui permettaient aux écoliers d'antan de s'approprier leur patrimoine littéraire."



«Nous avons tenté de concevoir l'espace lui-même en tant qu'action, événement, drame, partie du drame du monde dans lequel les êtres se rencontrent, se rapprochent, s'ajointent réciproquement ... afin d'y créer leur chez-soi toujours aussi profondément désiré et aimé, tout précaire et provisoire qu'il soit.»

Jan PATOCKA



CONCLUSION :
OUVERTURE VERS COHABITE

Mon projet de diplôme Cohabite questionne les formes et les outils qui permettent d'habiter ensemble la vacance. L'aile F de la Cité administrative Gaujot dans le cœur de la Krutenau est vide depuis 2010. Le gestionnaire ne sait pas quelle fonction lui donner mais pour éviter qu'il se dégrade, le lieu est fermé et chauffé. Sur trois niveaux, il dessert plus de 120 espaces avec parquets, fenêtres à cadre de bois et belle hauteur de plafond. Un astucieux jeu de vitrage en haut des murs permet une circulation de la lumière qui qualifie naturellement l'éclairage. Tout au long de l'année, avec le laboratoire Urbanité Engagée dont je fais partie, des principes de consti-



tution de groupe et de prototypage sont ressortis. Le temps commun régulier et annoncé, où les personnes se retrouvent par exemple. La nécessité de jouer un rôle pour jouer le jeu du commun, et la mise en place de ce rôle par une attribution onirique. L'assemblage par principes élémentaires mais

proposant de sortir du cube blanc pour y ajouter ou en enlever des objets. Les études de ce mémoire mettent en lumière l'immersion sur le terrain comme manière de révéler les individualités par un camaïeu de couleurs et de matériaux. Pour expérimenter un habitat rhizomatique au sein de l'écosys-

autant le bâti que les matériaux doivent être issus ou conçus dans une pensée cyclique : montable, démontable, attachable, déployable, déplaçable. Le rythme des façades homogènes et grises est rompu pour devenir un support d'expression des individualités. Pour être pertinent et que chacun puisse se l'approprier, le projet ne devra pas être communiqué comme un produit fini mais comme un processus où chacun peut prendre part. La participation des futurs habitants devra être accompagnée pour une programmation commune et spécifique au groupe.



Toutes ces pistes nourrissent mon projet qui se développe sur trois dimensions :

» » » premièrement, j'ai commencé à travailler sur des dispositifs qui posent la question de la possible habitation des espaces vacants : murs ouverts, signes de la présence réconfortante de quelqu'un. Avec le laboratoire Urbanité Engagée, nous avons posé des tapis dans les rues de Strasbourg pour dire à tous : "Vous pouvez faire de la ville un chez-vous". Des objets-invitants à oser, à partir des meubles en Lego des enfants de la MJC : un escalier pour s'asseoir et regarder par la fenêtre, une table pour les fleurs, avec un gaufrier, etc.

» » » deuxièmement, j'ai travaillé sur des outils pour accompagner les groupes à partager leur habitation. Dans le cadre de mon stage d'un mois chez Plateau Urbain en février et mars 2017, j'ai cherché des dispositifs pour programmer des espaces communs. Ceux-ci répondraient au manque de ressources des associations telles qu'Ecoquartier qui facilitent l'accès à l'habitat groupé. Inspirée par la plateforme de Plateau Urbain, je réfléchis aussi au mode de candidature en ligne pour accéder aux espaces vides en postulant pour y habiter ou y travailler.

» » » troisièmement, je suis en train d'imaginer les manières d'entrer dans la cité Gaujot : donner forme au processus, le rendre viable et montrer le scénario. Monter les solutions techniques tout en déterminant une esthétique possible à partir des inspirations de projets similaires : balcons, vitrages traversants, semi-niveaux et circulations qui proposent de croiser ses voisins chaque jour. Jardins en pied d'immeuble et végétalisation des espaces en hauteur.

Dans plusieurs années, la Cité Gaujot, entre cette aile habitée et les autres qui continuent d'accueillir des administrations, pourrait être une des multiples et uniques cellules urbaines de la ville de Stras-

bourg. En échange continu, la vie quotidienne ne serait plus retranchée dans des boîtes blanches empilées les unes sur les autres. En rapprochant les lieux de travail des lieux de vie, et en acceptant leur interdépendance rapprochée, Strasbourg sera toujours plus inclusive et portée par les interactions de ses habitants.

SOMMAIRE

préambule	3
cartographie du mémoire	3e
I // Habiter la ville	7
mythe de l'expulsion	
a // Ville fragile, regard étymologique	8
b // Habiter le monde, proposition philosophique	14
c // Formes de la vie commune, comparaison historique	20
II // Construire et urbaniser notre maison commune	25
univers de réflexion	
a // Partager l'habitat, étude sociologique	26
b // Co-construire pour accueillir, regards philosophiques et sociologiques	32
c // De la fragilité à la frugalité, proposition de postures de projets	36
III // Revaloriser la vacance	41
projection du projet	
a // Ville écosystème, inscription du projet dans un cycle	42
b // Faire signe vers les possibles, solutions sémiologiques	48
c // Immersion urbaine pour chorégraphier les rapports urbains, positionnement de design	52
conclusion : ouverture vers Cohabite	59
sommaire	63
bibliographie	64
légendes iconographiques	66
remerciements	70
raccourci	4e
annexes	calques

BIBLIOGRAPHIE

LA VILLE FRAGILE : constat d'une société dont les villes expriment les déséquilibres humains

Fondation Abbé Pierre, *21e rapport sur l'état du mal-logement en France*, 2016

AGIER Michel, *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*, Paris, Flammarion, 2008, 350 p.

AGIER Michel, *Un monde de camps*, (avec la collaboration de Clara Lecadet), Paris, Éditions de La Découverte, 2014,

FRANCOIS, *Laudato si, sur la sauvegarde de la maison commune*, Lettre encyclique, Editions Salvator, 2015

JOLLIEN Alexandre, *Éloge de la faiblesse*, Marabout, 96 p.

LEFEVRE Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Éditions Anthropos, 1968

MORENO Gean, OROZA Ernesto, *Notes sur la maison moirée, ou un urbanisme pour des villes qui se vident*, Cité du design et l'École nationale supérieure d'architecture de Saint-Étienne, 2013, 96 pages.

Cet ouvrage est un recueil de six textes. Le premier regarde la problématique de l'urbanisme tactique, ces pratiques qui donnent des fonctions parallèles aux espaces de vie pour ne pas être expulsés. La ville se dote alors de signes nouveaux d'une vie moins normalisée. A l'échelle de la maison, cela donne lieu à des "maisons moirées", dotées de fonctions complémentaires de domesticité et d'activité économique fantôme. Les arte-

facts sont les signes de ces pratiques de débrouille, les quartiers pavillonnaires sont transformés, appropriés par les habitants qui refusent de devoir les quitter.

MORENO Carlos, "Urbanisme tactique : réinventer la ville autrement", *La Tribune*, [en ligne], 24/06/2015

Description des appropriations de l'espace public dans des conditions urbaines défavorables.

SASSEN Saskia, *Expulsions. Brutalité et complexité dans l'économie globale*, Paris, Editions Gallimard, coll. « NRF Essais », 2016, 384 p., Traducteur : Pierre Guglielma.

SECCHI Bernardo, *La ville des riches et la ville des pauvres, urbanisme et inégalités*, MétisPresses, 2015, 96 pages, collection vueDensemble Essais.

Ce livre relate les processus de fabrication des villes européennes et la mise en place des espaces ségrégatifs. Ce regard est historique.

SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, Payot, coll. "Critique de la politique", 1989.

«Bâtir une nouvelle société en plaçant l'homme au coeur des débats», débat dirigé par Yves Thréard, avec André Comte-Sponville, Pierre Rabhi et Samuel Rouvillois, Université Terre, 2013.

HABITER LE MONDE : regard (philosophique) sur ce que veut dire "Habiter"

GOETZ Benoît, *Théorie des maisons, l'habitation, la surprise*, Verdier, 2011, 204 pages, collection "art et architecture".

Regard philosophique sur l'architecture et l'habitation du monde chez Aristote, Benjamin, Deleuze, etc.

GUITTON Marie, *Habitat(s) participatif(s), la place du design, de l'élaboration du projet jusqu'au développement d'usages collaboratifs*, mémoire de Mastère Spécialisé "Innovation by design" sous la direction de Sophie Coiffier, ENSCI-Les Ateliers, soutenu en 2013. Analyse de trois projets européens d'habitat participatifs et de leurs fonctionnements : charte de vie, élitisme, soutien des collectivités publiques, etc.

HÖLDERLIN Friedrich, "En bleu adorable", poème, 1823, traduction André du Bouchet in *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, 1977. Source des réflexions heideggeriennes sur "habiter le monde".

LEVINAS Emmanuel, "Intériorité et économie, la demeure", *Totalité et infini, essai sur l'extériorité*, 1961.

LEVI-STRAUSS Claude, entretien avec LAMAISON Pierre, "La notion de maison", *Terrain*, n°9, pp.34-39.

VIOLLET-LE-DUC Eugène, *Histoire d'une maison*, Infolio, collection Archigraphy, 1873.

VIRILIO Paul, *L'insécurité du territoire*, chap.9, 1976

FAIRE SOCIÉTÉ : les dimensions du "co" tant revendiqué

ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Pocket, 1958, collection Agora.

ARISTOTE, *La Politique*. Paris, Vrin, sous la direction de Jules Tricot, 1962.

Ces textes relatent les origines et les fonctionnements de la société, dans ses différentes dimensions. La partie sur la citoyenneté est à privilégier. Un des plus anciens traités de philosophie politique de la Grèce antique. Aristote y examine la façon dont devrait être organisée la cité (en grec : polis, d'où vient le mot « politique »), discutant au passage les conceptions exposées par Platon dans *La République* et *Les Lois*. Il estime que la politique est « la plus haute de toutes les sciences » car elle a pour but d'établir le bien de tous au moyen de la justice.

COLLECTIF QUATORZE, "Faire le mur", Strabic, [en ligne] <http://strabic.fr/Faire-le-mur> En analysant le projet Nine Urban Biotopes, le collectif Quatorze regarde les rôles des acteurs dans les projets urbains à dimension sociale et la co-construction.

LEVINAS Emmanuel, *Humanisme de l'autre homme*, Le livre de poche, 1987, 122 pages.

SENNETT Richard, "Il faut restaurer le vivre-ensemble", *L'Express*, propos recueillis par B. Masse-Stamberger, publié le 07/02/2014 à 18:38

Conseil Permanent de la Conférence des Évêques de France, *Dans un monde qui change, retrouver le sens du politique*, octobre 2016.

DESIGNER IMPULSEUR ET ACCOMPAGNATEUR : engagement dans un positionnement à échelle humaine

BOUCHAIN Patrick, *Pas de toit sans toi, réinventer l'habitat social*, Actes Sud Editions, 2016, 105 pages

Analyse de trois positionnements de l'agence
Construire dans trois projets de rénovation urbaine :
l'architecte qui habite avec pour aider à co-concevoir.

FOUCAULT Michel, *Des espaces autres, Hétérotopies*, 1967

RAMBERT Francis, COLOMBET Martine, CARBONI Christine, *Un bâtiment combien de vies ?, La transformation comme acte de création ?*, Silvana Editoriale, Cité de l'architecture et du patrimoine, décembre 2014 - septembre 2015, catalogue d'exposition.

SCHERER Pauline, Collectif, *Chantiers ouverts au public*, La documentation française, octobre 2015

Habiter le campement, Nomades, voyageurs, contestataires, conquérants, infortunés, exilés, catalogue d'exposition, COLLECTIF, Actes Sud Beaux Arts, L'Impensé, Mai, 2016 / 17,0 x 24,0 / 352 pages, Coédition Cité de l'architecture et du patrimoine.

Constellation.s, habiter le monde, exposition, arc en rêve, centre d'architecture, juin-septembre 2016
www.constellations.arcenreve.com

SITOGRAFIE

strabic.fr
habicoop.fr
wikipedia.org
plateforme-socialdesign.net

POUR POURSUIVRE

AGIER Michel, *L'Invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas*, 1999, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 176 p.

BOUCHAIN Patrick, *Histoire de construire*, Actes Sud, 2012
Chaque projet est une architecture interprétative et expérimentale, vitaliste et à haute qualité humaine

LE MAIRE DE ROMSEE Judith, *Lieux, biens, liens communs : émergence d'une grammaire participative en architecture et urbanisme, 1904-1969*, 2014

BONNET Lucie, *Métamorphose du logement social : habitat et citoyenneté*, Pur édition, 2015, 357 pages, collection Le Sens social.

LÉGENDES ICONOGRAPHIQUES

page 9 : Pétronille Camphuis, photomontage, 2017 (sources : bas-rhin.fr et dystopianfuture.tumblr.com)
page 10 : Pétronille Camphuis, croquis, 2016
page 20 : Matt Ross, Captain Fantastic, photographies, 2016
page 21 : Pétronille Camphuis, Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, croquis, 2016
page 22 : Pétronille Camphuis, Familistère de Guise, croquis, 2016
page 23 : Anonyme, étapes de construction des logements des Castors, photographies, non datées (source : strabic.fr et google image)
page 24 : Ecologis, Strasbourg, photographie, non datée (source : google image)
Le Village Vertical, Villeurbanne, photographie, non datée (source google image)
Making Hof, Strasbourg, capture d'écran, 2017 (source : google maps)
page 28 : Eloise Rey et les enfants de la MJC, Schilck-on Journal, photographies, 2016
Morgane Marin, atelier construire à la Maison du Jeune Citoyen de Schiltigheim, 2016, photographies
page 31 : Urbanité Engagée, atelier bâtir à la MJC, photographies, 2016
page 32 : Sherry Arnstein, Échelle de la participation citoyenne, non datée (source : google image)
page 34 : Urbanité Engagée, atelier bâtir à la MJC, photographies, 2016
page 36 : Anonyme, installations du festival Bellastock, non datées, photographies (source : bellastock.com)
page 37 : Anonyme, Serre aquaponique des Grands Voisins, la Paillasse, photographie (source : google image)
Atelier Approche.s, capture de site, 2017
page 38 : Horizome, place Érasme, photographie, non datée
page 41 : Pétronille Camphuis, écoquartier Vauban, croquis, 2016
Écoquartier Vauban, photographies, anonyme, non datées
Shiles House, photographies, anonyme, non datée (source : ruralstudio.org)
page 42 : Pétronille Camphuis, Elemental, croquis, 2016
Anonyme, La Lingerie, Les Grands Voisins, photographie, non datée
pages 46-47 : Pétronille Camphuis, futur, croquis de projection, 2016
page 48 : John Sturrock, Kings Cross Garden, photographie (source : interiordesign.net)
page 49 : Pétronille Camphuis, futur, croquis de projection, 2016
page 52 : Pierre-Yves Péré, Atelier Bottière Mobile, photographie, 2016 (source : collectifderive.blogspot.com)
Les enfants de Don Quichotte - canal Saint-Martin - Paris - décembre 2006, photographie, (source : google images)
Affiche pour le Meet-Up d'Urbanisme Temporaire - 24 novembre 2016 - Pavillon de l'Arsenal - Paris. Graphiste : Hubert Poirot-Bourdain
page 55 : Affiche pour Collective Folie - été 2013 - Parc de la Villette - Paris, Visuel : Tadashi Kawamata Conception Graphique : Hartland Villa 2013
Affiche de la campagne #Onattendquoi de la Fondation Abbé Pierre - 2016. Graphiste : Ici Barbès
Collective Folie, installation, photographie, 2013
page 56 : Pas de toit sans toi, photographie de l'ouvrage
Boulogne-sur-Mer, réhabilitation par Sophie Ricard, photographie, non datée
page 58 : Julien Beller, centre des réfugiés, porte de la Chapelle, 2016

page 59 : collectif dérive et associés, Programmation ouverte de la Petite Ceinture, 2016
page 60 : Horizome, Place Érasme, chantier ouvert, photographie
Hundertwasser, façades, non daté
pages 62 - 63 : Le château ambulant, Myiazaki, capture de vidéo, 2004
Claude Ponti, Ma vallée, planche, 2012
page 65 : Strasbourg, vue de la Krutenau vers le sud est, capture d'écran, 2017 (source : google maps)
page 66 : Urbanité Engagée, atelier Bâtir à la MJC, 2016, photographie

ANNEXE 1

ABBAYE DE SAINT GERMAIN DES PRÉS
dès 543
Paris



En 543, les premières pierres de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés sont posées aux abords de Paris. Petite sœur de l'abbaye bénédictine de Cluny, elle prend toutes les caractéristiques de la règle bénédictine. Jusqu'alors, les personnes qui choisissaient de vivre en dehors du monde pour se consacrer à Dieu le faisaient seuls. Ce nouveau mode de vie est institutionnalisé par Saint Benoît, fondateur de l'ordre bénédictin avec le monastère du Mont-Cassin en Italie. En France, la vie monastique se répand rapidement grâce à la fondation de monastères sur tout le territoire. Le mode de vie résumé en « orat et laborat », « prie et travaille », rythme les journées et modèle les communautés entières. Ces groupes d'hommes (puis de femmes) voient leurs journées divisées en huit heures de sommeil, huit heures de travail manuel et huit heures de prière communautaire. Le monastère de Saint Germain des Prés est une abbaye royale, elle a à sa tête un abbé élu, mais dont le supérieur hiérarchique est directement le pape. Cela lui permet de s'émanciper du fonctionnement politique français. La terre appartient à l'abbaye, ainsi que tous les fruits du travail des moines. Leur vie s'organise autour de l'église, l'abbatiale, pour un tiers de leur temps, mais aussi du cloître, lieu de promenade réservé aux moines, du réfectoire, du dortoir à l'étage et de la salle de chapitre, lieu des prises de décision commune. Car très vite dans la vie monastique, les abbés sont élus selon le modèle : une personne, une voix. Ce sont des ébauches de fonctionnement démocratique. Cette organisation autour du lieu de prière, du lieu de choix collectif, du lieu du repas

partagé et du lieu de rencontre (le cloître) fait du monastère un lieu de vie extrêmement innovant. A Saint Germain des Prés, le monastère est autosuffisant mais il devient rapidement un lieu de vie économique fort. A la frontière de Paris, proche de la Seine et sur des terres riches, son fonctionnement réglé favorise un développement économique, intellectuel et artistique fort. Une bibliothèque gigantesque est accumulée dans ses murs. Les cultures des jardins en font aussi un lieu d'expérimentations agricoles et vivrière insolite. C'est aussi un lieu de lecture et d'écriture, de dispersion de la culture. L'éclat reste cependant moindre que celui de l'abbaye de Cluny, véritable noyau de la vie économique et artistique au tournant de l'an mil, grâce auquel l'art roman se répandra dans toute l'Europe. Lorsque la ville s'étend doucement vers l'abbaye de Saint Germain, celle-ci s'adapte à son environnement et creuse des rues en son sein. Les lieux de clôture sont toujours respectés pour faire cohabiter le mode de vie des moines et toutes les activités qui viennent dépendre de leur communauté. Car la ville dépend aussi de l'activité du monastère. Quand celui-ci n'est pas dans un environnement urbain, des villes s'agglomèrent parfois autour de ces lieux d'activités intenses. Espace de travail en commun, lieu de vie partagé, territoire de l'interdépendance, c'est aussi le lieu d'un accueil de tout un chacun : pèlerin, voyageur, roi, serf, etc.



L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1687 (vue du nord). Michel Germain (1645-1694) — Published by Achille Peigné-Delaucourt in 1870 as *Le monasticon gallicanum*, i.e. nearly two centuries after the plates were already finished. This copy was taken from Bibliothèque nationale de France



Plan de 1723 par dom Bouillart.



L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1618. Claes Jansz Visscher — Map of Paris by Claes Jansz. Visscher

FAMILISTÈRE, PALAIS DE LA FAMILLE
Jean-Baptiste André Godin, 1859
Guise



Quand Jean-Baptiste-André Godin imagine le Familistère, il cherche à regrouper en un seul lieu les habitats de tous ceux qui travaillent à son usine. Les ouvriers issus des campagnes pour travailler à sa poêlerie se voient proposer de vivre dans le même bâtiment que tous les autres ouvriers, avec les patrons et les responsables. Trois pavillons d'habitation sont construits de 1859 à 1890. Ils sont tous organisés autour d'une cour centrale couverte de verre, et chaque étage donne sur une coursive qui ouvre sur cette cour. Les habitants se croisent, s'entendent et se voient. Ils travaillent au même endroit et accèdent aux mêmes services (crèche, école, laverie, bains, etc). Cette architecture unitaire est le fruit d'un idéal social formulé par Godin. Il est prêt à déranger les habitudes des gens et les conceptions sociales de l'époque pour expérimenter la vie collective. L'espace est rationalisé, et le programme de vie de chacun est pensé pour que tous accèdent au confort, à la sécurité de vie, au bien-être. Vivre et travailler au même endroit. Habiter à proximité de tous les services culturels et familiaux nécessaires. Godin dote les bâtiments de services innovants: aération, conduits de cheminée, ventilation, lumière artificielle, adduction en eau, évacuation des déchets. Le choc sociétal était certain. Mais la durée de vie de cet espace (jusque dans les années 1980) montre que l'essai revisité de mise en pratique du fouriérisme a fonctionné. Le Familistère n'a pas été conçu à partir d'un besoin, mais à partir d'un idéal social. Il prône le lien intime entre discipline collective et liberté individuelle, entre espace commun et sphère privée. Le Familistère fait cohabiter les métiers (fondeurs, responsables, patrons) et les générations (familles et enfants). En temps que maison commune, il évite les sé

grégations spatiales de la ville. Ces dernières sont observables dans les cités ouvrières (Mulhouse, etc). Dans le Palais de Godin, les appartements sont différents par leur nombre de pièces. Mais ils sont attribués non pas en raison des différences sociales mais selon les besoins de chaque famille. Grâce à la coursive, les appartements reçoivent chacun le maximum de lumière. En effet, ceux du rez-de-chaussée sont plus haut de plafond pour bénéficier de la même luminosité que ceux des étages supérieurs. Le loyer est aussi adapté selon l'orientation des appartements. Tous les employés (ouvrier, responsable, patron) sont locataires de leur maison : le Familistère est la propriété de ceux qui y habitent et de ceux qui y travaillent. Cette organisation permet au groupe de s'émanciper ensemble. Les 500 appartements pouvant accueillir 1500 à 2000 personnes sont donc des moyens pour toute la communauté de posséder ensemble le lieu de vie. En plus de la cohabitation des générations, le Familistère propose la cohabitation des métiers et des responsabilités. Œuvrant tous pour la même entreprise, chaque employé et même le patron sont égaux devant l'habitat. Le patronat habite avec le salariat et le prolétariat. Ils partagent les mêmes espaces et les mêmes événements, se réjouissent des mêmes fêtes et instruisent leurs enfants au même endroit. La gestion démocratique du groupe est une révolution. Chacun a une voix dans les affaires communes. Cette indépendance démocratique fait penser au système des cités-états (dès l'Antiquité grecque). Cela correspond même formellement aux assemblées qui ont lieu régulièrement dans les cours du Familistère, comme dans un amphithéâtre grec. Les responsables s'expriment sur les affaires de la collectivité, et les décisions sont prises communément par tous les associés de la Société du Familistère.



Familistère de Godin, photographie,



Familistère de Godin, vue du projet



Familistère de Godin, assemblée des habitants sur la cour intérieure



Familistère de Godin, coupe du bâtiment principal

ANNEXE 2

ELEMENTAL

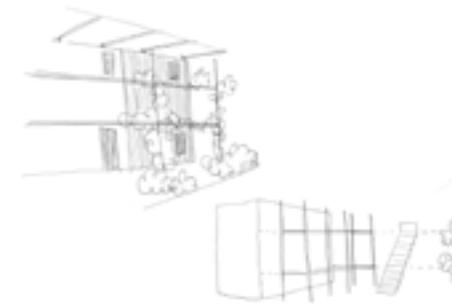
Alejandro Aravena, 2003
Iquique, Chili, Quinta Moroy



Dans les quartiers sensibles d'Iquique au Chili, on a vu apparaître en 2003 des blocs de bétons en forme de L. Uniformes et gris, bon marché, ils laissaient croire à un nouveau projet de logement social enfermant les habitants dans des boîtes froides. Mais cette forme particulière du L montrait aussi un espace à investir. Alejandro Aravena suggère dans cette forme des possibles. L'architecte émet l'idée que la maison n'est pas finie: elle n'est pas peinte et il reste de la place. Et en effet, quelques temps plus tard, le quartier ressemble à un amas éclectique de maisons personnelles. La base commune ne se reconnaît presque plus tant les bâtiments ont été appropriés par les habitants. Ces derniers les ont peints, ont créé des annexes, ont changé la forme des fenêtres et les revêtements des murs. Le message de l'architecte a été compris : faites-en ce que vous voulez pour les habiter véritablement. Dans les deux étapes de la vie de ces maisons (blocs de bétons et maisons individuelles) on reconnaît que le bâtiment exprime vraiment la démarche de l'architecte et la démarche de l'habitant. Il en naît un contraste fort entre standard et personnalisation. Cette démarche globale répond à deux besoins : celui d'une construction à bas coût, et celui de reconnaître la capacité créative des habitants, pour les laisser vivre et construire leur lieu de vie. Le standard n'est plus une unité totalitaire, mais un foyer de création. Les codes du blocs de bétons sont détournés et l'espace devient un quartier très vivant. Les façades expriment vivement les intentions personnelles.

ECO-QUARTIER VAUBAN

1996
Fribourg-en-Brisgau



Quand les armées françaises quittent Fribourg après la chute de l'URSS, toutes les casernes immenses sont abandonnées. Certaines sont assez vite occupées par des populations marginales et revendicatives. La municipalité s'en préoccupe et lance un appel à projets pour cette parcelle de 10 Ha pouvant agrandir la ville en ce temps d'expansion urbaine. Et assez curieusement, elle ne cherche pas d'abord à faire taire les occupants. Le projet remportant l'adhésion est ainsi un tout premier écoquartier: inscrire la nature en ville, être une zone sans voiture, favoriser un investissement citoyen dans l'habitat, etc. Ce discours est porté bien sûr par les architectes et les commanditaires mais aussi par les formes architecturales. C'est un registre formel très fort qui est créé et qui inspirera par la suite un grand nombre d'autres écoquartiers. On assiste à la création de ce qui aurait été appelé un style dans d'autres contextes, et on peut étudier toutes les origines de celui-ci. La présence de la nature est bien sûre essentielle, mais tout l'urbanisme est organisé pour créer une ambiance spatiale calme, communautaire et naturelle. Aucune voiture ne peut être stationnée, et toutes les voies sont pavées. La largeur des routes montrent que les déplacements se font à vitesse humaine (à pied ou à vélo) et la trame des voies est ramifiée aussi par un grand nombre de petites venelles, de petits passages. Les habitations sont des immeubles, mais pas de simples blocs. L'écriture architecturale s'inspire de formes historiques actualisées: dépassement des toits, surélévations des toits, surélévations des habitations par pilotis, etc. Toutes les circulations sont

extérieures pour agrandir les espaces habitables et mieux isoler les maisons. Chaque choix technique est justifié par la démarche écologique, et la forme donne à voir et à comprendre cela. Si les balcons sont en structures acier détachées des façades, c'est parce que cela crée peu de ponts thermiques et favorise l'isolation, la réduction de consommation énergétique etc. Cela montre les choix forts des architectes. Mais le quartier n'est pas un simple lieu d'expérimentations écologiques. Il favorise la cohabitation de typologies architecturales différentes, s'abstenant d'un plan d'urbanisme homogénéisant (comme un plan haussmannien). Les acteurs du projet n'ont pas cherché à rejeter les populations qui habitaient les lieux, et on voit encore aujourd'hui des camions et des cabanes personnalisées. Cette cohabitation porte un discours social, et montre que les habitants sont impliqués dans la vie de leur quartier. La première génération de propriétaires était force de proposition pour ce nouveau type de vie. La forme architecturale parle aussi du nouveau mode de vie insufflé par ce discours : pas de voiture, des aires de jeu sauvages, des plantes omniprésentes, des coursives entre les logements, des cabanes attenantes aux logements pour créer des pièces du dehors (lieu de stockage), etc. Ce qui est le plus marquant est la couleur des bâtiments et les jeux de matériaux. Tout l'espace est qualifié par ces jeux osés et forts, qui insufflent une vivacité à tout le quartier. Ces couleurs contrastent avec le vert des plantes et qualifient vraiment les déplacements. Vivement, le quartier Vauban montre d'autres modes de vies à la fin du XXe siècle et développe des formes expressives de cette démarche novatrice.



ANNEXE 3

QUAND JIM MONTE À PARIS
Matali Crasset, 1998
pour Domeau et Pérès



La massification des villes amène une densification de l'habitat, et une normalisation du logement (théorisé par le mouvement moderne en architecture). Les modes de vie changent rapidement grâce aux innovations incessantes : on peut traverser une capitale en quelques minutes, se déplacer à plusieurs centaines de kilomètres pour y passer une journée et on reçoit ses amis le temps d'une soirée. Le logement n'a pas à être un lieu de vie pour beaucoup de monde, mais les habitants se trouvent souvent amenés à dire « reste dormir », car les usages des lieux de vie sont devenus ultra-flexibles.

«Alors que notre "garde-robe" a changé, nos meubles sont encore pour beaucoup ceux de nos grands-parents. Les questions qui m'animent sont alors : comment repenser l'habitat ? Injecter dans notre environnement de l'hospitalité, de la générosité ? Comment penser les petits espaces ?»

Pour venir transformer rapidement un espace exigü en un lieu hospitalier, Matali Crasset dessine pour Domeau et Pérès le matelas et sommier « Quand Jim monte à Paris ». Elle vient répondre à un usage particulier, observé dans la vie quotidienne de tous ses contemporains. Le sommier à quatre battants, le matelas roulé, la lampe avec interrupteur et le réveil avec système d'accroche forment un tout quand ils sont assemblés : une « colonne d'hospitalité ». Tout d'abord conçu en carton alvéolaire et toile vinylique, la dernière version est en feutre de couleur. Ce lit d'appoint est approprié de mille façons par ses acheteurs : paravent, tapis de jeu, etc. Cet

objet lance la maison d'édition Domeau et Pérès, mais se retrouve rapidement dans les collections du centre Georges Pompidou sous le nom « œuvre-lit ». Il se vend toujours, pour la modeste somme de 900€, malgré l'ambition de faire du design abordable selon les mots mêmes de Matali Crasset. L'appartement de celui qui peut acheter cet objet-oeuvre a-t-il les caractéristiques détectées par Matali Crasset : exigüité, gêne de l'accueil, etc ?





ANNEXE 4

Collectif Dérive - Bottière Atelier Mobile - mai 2016 - Nantes - Pierre-Yves Péré

//

Les enfants de Don Quichotte - canal Saint-Martin - Paris - décembre 2006



>> La ville est grise

Ces deux photographies montrent des interventions dans des espaces urbains typiques : quai parisien et quartier HLM. Ces paysages urbains peuvent se retrouver dans n'importe quelle ville française. Ils sont communs à l'imaginaire des villes. Mais cet imaginaire est gris. La ville est grise, faite de blocs posés le long de routes ou d'espaces desséchés. Les façades sont défraîchies et uniformes et les habitants circulent. Seuls les enfants y jouent ou bien les manifestants s'y arrêtent.

>> Poser un geste architecturant

Ces deux interventions posent des dispositifs dans l'espace public. Un atelier mobile et déployable ainsi qu'une ligne de dizaines de tentes Quechua. Ces objets ou micro-architectures sont installées dans un espace vide ou de circulation. Ils induisent par leur présence une transformation de l'espace et de ses usages, ils changent le regard des passants sur l'espace qui devient lieu, ils font habiter, ils architecturent. Les usages du lieu changent vraiment : les enfants ne

jouent plus mais manipulent, les passants s'arrêtent, s'assoient, discutent. Ils s'informent et conçoivent. Les SDF dorment à l'abri, et manifestent. Les passants s'arrêtent et questionnent.

>> Contraste de matériaux et de situations : porter un discours sur les possibles

Le collectif Dérive plante un dispositif léger et déployable, manipulable par quiconque passe et veut s'investir. Les cinq mille habitants du quartier le reconnaissent quand ils se déplacent, viennent le consulter ou s'y asseoir. Dans les cœurs d'îlots vides, ces mobiliers urbains d'un nouveau genre font sensation : ils sont les seuls à y être installés et ne ressemblent en rien à ce qui se fait industriellement. Le toit en plexiglas jaune détermine une zone confortable, et les panneaux bleus des échelles apportent de la couleur à l'ambiance grise. Les chantiers de construction étaient ouverts, le collectif a donc utilisé des matériaux et des outils manipulables par tous : tasseaux de sapin, plaque de plexiglas, échelles en aluminium, planches de contreplaqué. En immersion sur le lieu grâce à un appartement prêté par le commanditaire, ils ont veillé à faire signe vers des choses qui n'étaient pas présentes sur le lieu : usages nouveaux, transformation de la vie commune possible, identité colorée reconnaissable.

Les Enfants de Don Quichotte utilisent un contraste d'usages d'un objet-symbole de loisirs. Ils détournent l'usage initialement prévu et la répétition des dizaines de tentes Quechua manifeste avec eux la situation des personnes qui y vivent. Car la tente n'est pas faite pour le long terme, et est rapidement détériorée quand elle est soumise aux aléas urbains. Les tentes rouges sont frêles et n'isolent pas. Elles manifestent et mettent en évidence avec simplicité et force une présence habituelle aux Parisiens. Elles dérangent. Cette superposition de discours porte avec force leur dénonciation et a marqué l'ensemble des Parisiens ainsi que les médias.

>> Il est temps d'habiter

Les objets posés dans l'espace par ces deux

projets manifestent un discours de possibles mais aussi un temporalité qui n'est pas celle du pérenne. Elles appellent à une pérennisation, ouvrent les possibles. Les assemblages de bois et d'échelles, légers, les tentes de plastique, frêles, montrent que la situation spatiale mise en place est temporaire. Ils affirment ne pas vouloir être définitifs, et justement chercher à modifier sans établir déjà la solution.

Les deux projets développent des stratégies pour montrer le temporaire : la tente Quechua, matière première, est déployable en deux secondes. Elle se replie en trois gestes et devient une feuille ronde de plastique, comme une mallette de travail pour reprendre le rythme des déplacements parisiens. La tente peut être déployée dans tout angle de rue, et peut se répandre dans le paysage urbain par touches de couleur. Souplesse de la toile, souplesse du déplacement, poids de la vie qui l'habite.

L'Atelier Mobile lui peut se replier sur les châssis à roulettes et se retrouver dans le cœur d'îlot voisin la semaine suivante. Les planches sont démontées, posées verticalement le long des échelles et emmenées par les enfants et les usagers de l'espace.

Les concepteurs, association et collectif d'architecture, veulent aussi dire que la situation qu'ils installent n'est pas celle souhaitable mais qu'il faut l'implication de chacun (ceux qui ne peuvent plus se promener le long du canal, ceux qui passent leurs journées aux fenêtres de leurs appartements, ceux qui traversent sans regarder ces zones urbaines) pour une transformation adéquate.



Affiche pour Collective Folie - été 2013 - Parc de la Villette - Paris

Visuel : Tadashi Kawamata Conception Graphique : Hartland Villa 2013

//

Affiche pour le Meet-Up d'Urbanisme Temporaire - 24 novembre 2016 - Pavillon de l'Arsenal - Paris

Graphiste : Hubert Poirot-Bourdain

//

Affiche de la campagne #Onattendquoi de la Fondation Abbé Pierre - 2016

Graphiste : Ici Barbès

>> Interpeller dans le quotidien : ligne ascendante

Ces trois affiches sont présentes dans l'espace public et le quotidien des gens à qui elles sont adressées. Elles interpellent grâce à plusieurs dispositifs : les polices de caractère en haut-de-casse (scripte ou linéale) et la ligne ascendante vers la droite avec le texte aligné dessus. Un binôme économe de couleurs permet un plus grand impact visuel. Incarné par les deux côtés d'une ligne, il permet de jouer un discours en écho, de créer un dialogue entre les différents acteurs de l'affiche (institution et artiste, sous le regard du futur participant, pour Collective Folie).

>> Impliquer le spectateur : imaginaire collectif, regard caméra et univers quotidien

Ces affiches sont destinées à impliquer les spectateurs jusqu'à ce qu'ils deviennent participants. Collective Folie donne de s'identifier au nuage de gens qui se promènent dans le Parc de la Villette. Certains grouillots s'activent dans la construction et montrent que tout un chacun peut s'investir. Le regard caméra et la question de coïncidence entre deux données permet aussi d'interpeller et de faire réagir le lecteur de la campagne #OnAttendQuoi. Enfin, le dessin extérieurement naïf d'une maison ressemblant à celle que tout le monde a dessinée étant enfant, rattache un événement assez spécialisé à un imaginaire collectif tout en révélant assez finement le programme. La main dessinée qui pose la maison peut être celle de chacun. Ces trois affiches ont une dimension qui implique l'humain.

>> Proposer un geste architectural : donner à voir un processus non-fini

L'affiche pour Collective Folie et celle pour le Meet-Up sur l'urbanisme temporaire révèle un processus au sein duquel les gens sont invités à entrer. Elles ne proposent pas quelque chose de fini, une étape finale. Elles parlent d'un geste architectural collectif, qui n'est pas encore défini, mais dont le processus est compréhensible. Elles donnent suffisamment d'informations pour comprendre ce qui va se passer tout en ayant toujours de la marge pour y prendre part.

ANNEXE 5

Une ville au rythme de la nature ? Renzo Piano explique dans *La désobéissance* de l'architecte que la ville est une invention humaine tout aussi importante que le livre dans l'histoire de l'humanité. En effet, il est extraordinaire que les hommes aient réussi à organiser une vie commune et sensée dans des espaces agglomérés autour de lieux magiques, religieux ou stratégiques. Il est intéressant de découvrir dans chaque peuple qu'il s'est sédentarisé là où il y a de l'eau. Les ressources vitales sont le centre de l'appropriation d'un espace pour en faire un lieu de communauté humaine. Fleuve, rivière, source, Gange, Loire, Mékong, la proximité de l'eau permet d'abreuver, de cultiver, de réguler les températures et de nourrir. Strasbourg est traversée de toute part par l'Ill et est bordée par le Rhin. Cette eau omniprésente est sa richesse économique et sûrement aussi un vecteur de propreté. Pourtant, l'organisation humaine peut dépendre d'un élément naturel certes bienfaiteur, mais aussi générateur de «catastrophes naturelles» régulières. Ou, pourrait-on dire, de «catastrophes humaines» dues à une méconnaissance du milieu dans lequel on vit. Orléans a été fortement marquée au XIXe siècle par plusieurs grandes crues du « Fleuve Sauvage ». En 1836, 1846 et 1856, la Loire a débordé de son lit jusqu'à atteindre plusieurs mètres de haut et forcer les habitants à reconnaître sa puissance capricieuse. Cette puissance se fait depuis oublier, car la crue centennale n'a pas eu lieu. Cela pourrait confirmer la mentalité de l'homme du XXe siècle qui se croit tout-puissant, capable de prévoir, calculer et gérer les éléments naturels. Mais cela est-il vrai ? En étalant à l'infini ses sols goudronnés et en bâtissant toujours plus loin dans les campagnes, l'Homme du XXIe siècle est-il vraiment à l'écoute du monde dans lequel il vit, et donc à l'écoute de ceux avec qui il vit ? Les Néerlandais sont un peuple qui a une conscience aiguë de cette puissance de la nature, mais aussi de sa richesse. Leur territoire est né d'un combat permanent avec la mer. Ils ont artificialisé leurs sols en enclavant une mer intérieure, se déplaçant dès lors d'écluse en écluse sur d'immenses canaux drainant leurs terres. Le sol lui-même ne peut recevoir les fondations de hauts bâtiments.

cette connaissance de leurs limites n'a-t-elle pas permis une vie urbaine à échelle humaine ? Déplacements à vélos, bâtiments à hauteur humaine, etc. Bien sûr, ils n'ont pas à gérer des millions de personnes comme dans des mégapoles. Mais une ville qui ne nie pas la nature ne serait-elle pas une ville plus respectueuse du rythme humain ?

Les mégapoles vivent de jour comme de nuit, toujours bruyantes et polluées. Elles interpellent sans cesse l'homme dans un trafic énorme. Elles le forcent à se déplacer à des distances immenses entre son lieu de vie, son lieu de travail, etc. Elles le persuadent de sa puissance technologique infaillible. Il ne vit même plus dans des échelles imaginables, puisque les transports sont souterrains ou bien situés dans des immenses échangeurs qui l'emportent dans un tourbillon de flux variés. L'homme semble partout ne demander qu'à pouvoir s'arrêter, avant un burn-out général. Pourquoi les limites du corps humain, de cette partie de nature que nous sommes, ne sont-elles pas aussi les limites (et surtout les opportunités) de notre vie et de notre ville ? Ce peut être, comme je l'ai fait, quitter Paris pour Strasbourg, et chercher dans une ville à taille humaine un rythme respectueux de l'homme. Rendre réelle la dignité de l'homme est nécessaire et vital pour les communautés, pour leurs structures et leurs lieux de vie. On peut lire l'encyclique du Pape François Laudato Si comme un véritable plaidoyer pour un monde humain dans toutes ses dimensions, et particulièrement dans sa relation à la nature, pour y retrouver une relation aux autres fondée sur le respect et la dignité de chacun. Nature nourricière, nature rappelant à l'homme qu'il n'est pas tout-puissant, nature source de création immense, nature fragile sous le pas des hommes, nature à apprivoiser toujours mieux et à inviter dans nos lieux de vie !

REMERCIEMENTS

Au cours de ce projet, je tiens à remercier le laboratoire Urbanité Engagée (Florent Alexandre, Koulma Bilger, Solène Dietz et Morgane Marin) ainsi que nos directeurs de labo qui sont aussi mes lecteurs de mémoire : Bruno Lavelle et Jean Obrecht. Je remercie aussi Joëlle Gerber, avec laquelle nous avons mené les ateliers "Rêve ta ville" à la Maison du Jeune Citoyen de Schiltigheim.

Mon projet s'enrichit grâce aux échanges avec :

- >> mes maîtres de stage : Sophie Vialettes des Possibilistes, Pierre-Yves Péré de Quand Même (Dérive) et Jean-Baptiste Roussat de Plateau Urbain,
- >> Emmanuel Marx, Michel Jaehn, Sabrina Médalel, Aubin Gandillot, Alexandre Moronnoz,
- >> Jérôme Lemerrier, gestionnaire de la Cité Gaujot,
- >> les invités d'Urbanité Engagée lors des Rencontres InSituLab 2017 : Sarah Médalel du collectif Ne Rougissez Pas, Emmanuel Marx, l'atelier Approche.sl, Alexandre Faivre de la municipalité de Strasbourg, Grégoire Zabé de l'association Horizome,
- >> Patrick Bouchain, Julien Beller et les Saprophytes, durant leurs conférences inspirantes de janvier 2017,
- >> tous les membres de Plateau Urbain et tous les occupants de Lacépède-Les Petites Serres, et particulièrement Camille, Fanny, Hippolyte et Arthur. Ainsi que Zofia, à qui je dois un banya.

"Toi qui veux porter le projet Cohabite,
d'où cela te vient-il ?"

De Calais, et d'autres expériences, où j'ai été confrontée à des taudis dont je retiens le droit inaliénable de chacun à habiter.

Du scoutisme où j'ai appris à bâtir ensemble un lieu de vie à plusieurs dont je retiens la capacité de tous à construire.

De la Cité Gaujot, où l'absurdité des espaces vacants en coeur de ville m'a posé la question de l'accueil dans notre société.

Ce mémoire d'accompagnement de projet s'attachera à mettre en lumière la nécessité d'habiter le monde et de l'habiter ensemble pour faire société. Cette cohabitation est permise par une appropriation commune, une construction autonome et coopérative. Ce positionnement donne à regarder la ville comme un éco-système humain et environnemental, pour défendre une écologie intégrale.

Ces écrits éclaireront la place du designer dans la ville fragilisée par sa gentrification : le designer outille l'appropriation de la ville par chacun. Il déclenche les réflexions et les usages, il accompagne l'accès de tous à l'habitat groupé et il construit et donne à construire les foyers de vie urbaine. Il défend une urbanité frugale et à échelle humaine.

Le design incorpore à dessein ce positionnement du designer. Il lui donne forme dans des maquettes à construire et à monter avec les futurs habitants pour donner accès à la programmation des espaces. Il permet le suivi des installations grâce à des éditions. Regardant l'esthétique des appropriations citoyennes spontanées et des collectifs d'architecture travaillant à partir de matériaux récupérés, il fait d'abord signe vers des possibles par des prototypes à échelle 1 montés avec des matériaux recyclés. Il permet ensuite de rendre durables les usages d'habitation pour donner à chacun de transformer son environnement: monter un bar avec des briques d'un bâtiment démonté, sérigraphier sa fenêtre, installer une balançoire sous son balcon. Il intègre la nature comme actrice de l'écosystème global, fait pousser les murs, grimpe aux toits. Il propose une imbrication des habitats plutôt qu'une superposition stérile en liens sociaux, et des circulations chorégraphiées pour des rapports humains moins rigides.

Porté par ces réflexions, le projet Cohabite va s'insérer à Strasbourg. Mettant les pieds dans les espaces vacants, il va ouvrir les possibles pour y habiter. Dans l'aile F de la Cité administrative Gaujot, au cœur de la Krutenau, le projet tentera de tourner vers la ville cette enclave urbaine et de permettre à toutes personnes, de toutes origines, d'y construire son lieu de vie.